

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 6.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 9 FEVRIER 1882

AFFAIRES DE FRANCE

“ La Révolution, comme Saturne, dévore ses enfants, disait un jour Vergniaud à la Convention, qui envoyait ses membres à l'échafaud. ” On pourrait dire que la République dévore ses ministres. Depuis la chute de M. Thiers, en 1873, treize ministères se sont succédés en France. Et celui de M. Gambetta, à qui tout promettait une plus longue carrière qu'à ses devanciers, n'a fait que passer, et déjà il n'était plus !

C'est un étrange pays à gouverner que la France ! On dirait que c'est pour elle que La Fontaine a dit :

“ Notre ennemi, c'est notre maître. ”

Tant qu'un homme d'état bataille contre le pouvoir, il voit la popularité le porter sur ses vagues mouvantes et trompeuses ; il grandit d'un jour à l'autre, enfin, il devient l'homme indispensable. A peine est-il au pouvoir, que son prestige diminue et que l'astre brillant perd graduellement de ses rayons jusqu'au jour où il va s'éteindre presque en pleine obscurité. Et, chose singulière dans ce bienheureux pays, si spirituel, si frondeur, si malveillant pour les gens en place, ce sont presque toujours les amis qui abaissent ceux qu'ils ont élevés. En 1874, M. de Broglie descendait du pouvoir parce que 52 légitimistes et 16 bonapartistes, qui s'étaient tout d'abord engagés à le soutenir, l'abandonnèrent au milieu de la bataille. De même M. Buffet succombait sous les coups des hommes qui l'avaient placé au sommet. Tout le monde sait que M. Gambetta s'est vu abandonné par ses adorateurs de la veille.

Les soubresauts que subit l'opinion publique en France ne sont pas moins étonnants que cette inconstance des députés. En 1848, le suffrage universel fonde la seconde République ; les insurrections et les inepties des chefs l'en dégoûtent, et il s'éprend d'amour pour Napoléon III. Le peuple le réclame pour chef et chante avec menaces dans les rues de Paris :

Napoléon
Nous l'aurons
Ou du plomb !

Le suffrage universel fait l'Empire ; l'acclame encore même après la guerre impopulaire du Mexique. Vient Sedan, et nous le trouvons républicain. La Commune paraît, et il élit l'assemblée légitimiste de Bordeaux, qui aurait mis Chambord sur le trône de ses pères si ses amis n'avaient pas soulevé la malencontreuse question du drapeau blanc. Peu à peu, l'opinion se modifie, Gambetta la ramène à la République et, à partir de la chute de M. de Broglie, conservateur et orléaniste, combattu par une partie des légitimistes intransigeants au profit de leurs ennemis communs, la nuance républicaine des différents gouvernements sortis du suffrage universel s'est toujours de plus en plus accentuée.

Aujourd'hui, les partis—divisés entre eux—qui combattent la République comptent pour peu de chose. Il peut se faire qu'un nouveau soubresaut de l'opinion ramène en scène soit les légitimistes, soit les orléanistes, mais aucun signe avant-coureur n'annonce ce changement.

* *

Nous disions plus haut que la France avait vu treize gouvernements se succéder au pouvoir depuis la chute de M. Thiers, ou quatorze si nous comptons celui de la défense nationale. Nos lecteurs aimeront sans doute à en voir la liste. La voici :

1o Le 4 septembre 1870, le gouvernement de Napoléon III est renversé, la République proclamée et un gouvernement formé sous le nom de Gouvernement de la défense nationale. Jules Favre en est le chef apparent et M. Gambetta l'âme dirigeante. Ce gouvernement dure jusqu'au mois de mai 1871.

2o M. THIERS est élu Président de la République au mois de mai 1871, remplit les fonctions de chef de l'exécutif, et est renversé le 24 mai 1873, parce qu'il s'obstinait à ne pas donner la responsabilité ministérielle et refusait de former, pour résister au radicalisme, ce que M. Batbie appelait un gouvernement de combat.

3o M. DE BROGLIE lui succède le 25 mai 1873 ; M. le

maréchal de MacMahon, qui avait été élu président de la République, appelle au gouvernement cet homme d'état qui reste ministre jusqu'au 16 mai 1874. Il est ce jour-là renversé surtout par les légitimistes qui, au nombre de 52, votent contre lui.

4o LE GÉNÉRAL DE CISSEY et M. de Fourtou sont appelés par le maréchal à remplacer M. de Broglie, le 23 mai 1874. Ce ministère dure jusqu'au 8 janvier 1875. Il est renversé parce qu'il ne veut pas accepter la proposition de M. Wallon, constituant définitivement la République.

5o M. BUFFET est appelé à former un nouveau ministère le 26 février 1875. Il ne veut pas se conformer aux vœux des républicains modérés qui l'ont porté au pouvoir et désirent le voir organiser le gouvernement sur ses bases nouvelles, et il succombe le 23 février 1876.

6o M. DUFFAURE, qui avait été le lieutenant de M. Thiers, le remplace le 10 mars 1876, et cède la place le 13 décembre de la même année à

7o M. JULES SIMON. Ce ministère eut une fin tragique. MacMahon, effrayé des progrès du radicalisme et trouvant que M. Simon ne le combattait pas assez vivement, le congédie le 16 mai, alors qu'il avait une majorité en Chambre et rappelle le 18 du même mois, 1877,

8o M. DE BROGLIE. Celui-ci ne peut se maintenir, n'ayant pu rallier une majorité autour de son cabinet, et résigne au bout de quelques mois, et le 14 décembre de la même année,

9o M. DUFFAURE est appelé à former une nouvelle administration qui dirige les affaires du pays jusqu'au mois de février 1879. Le 3 de ce mois, M. Grévy, qui avait remplacé MacMahon à la présidence, à la chute du cabinet de Broglie, appelle au pouvoir

10o M. WADDINGTON. Le 29 décembre 1879, il est remplacé, de par la volonté de M. Gambetta, par

11o M. DE FREYCINET. C'est sous l'administration de ce dernier qu'ont été rendus les fameux décrets du 29 mars, expulsant les ordres religieux non autorisés par le concordat. Mais le chef du gouvernement, après avoir chassé les Jésuites, négocie avec les autres congrégations menacées et décide de ne pas les expulser si elles veulent demander l'autorisation de rester en France. Cette concession irrite les radicaux et M. de Freycinet est obligé de résigner.

12o M. FERRY le remplace le 19 septembre 1880, et son administration dure jusqu'au mois de décembre 1881, et, à cette époque, il cède la place à

13o M. GAMBETTA, au grand ministère qui vient de finir si brusquement sa carrière, le 22 janvier dernier.

14o M. DE FREYCINET revient aux affaires pour la deuxième fois.

Les personnes superstitieuses qui redoutent le nombre 13, ne manqueront pas de remarquer que M. Gambetta est arrivé treizième au gouvernement, et d'attribuer sa chute à l'influence de ce nombre fatal !

Soit quatorze administrations en douze ans ! en comptant le gouvernement provisoire du 4 septembre 1870 ! Ces perpétuels changements dans le personnel et la pensée dirigeante d'un pays constituent un danger considérable. Le moindre des inconvénients qui résulte de cette instabilité est le manque d'esprit de suite au gouvernement. Comment peut-on espérer arriver à la réorganisation de l'armée avec des chefs qui se succèdent sans cesse, avec des projets nouveaux ? Comment serait-il possible d'avoir du prestige à l'étranger avec un va-et-vient continuel d'ambassadeurs ? Pour ne citer qu'un fait, l'ambassade française à Londres a changé dix fois de titulaire depuis la chute de l'empire. La commission franco-anglaise, chargée de négocier un nouveau traité de commerce, aura vu passer trois ministères et les commissaires français ont été exposés à recevoir des instructions de trois ministres du commerce différents.

Le ministère Gambetta est tombé, mais non pas l'homme. On se méprendrait grandement si on croyait à la fin de son influence. Il reste encore la personnalité la plus puissante de son parti, et il ne fait que reprendre le rôle qu'il a joué lorsqu'il était président de la Chambre. Le ministère de Freycinet ne durera que durant le bon plaisir de M. Gambetta. Il va reprendre

son rôle et régner sans gouverner. Le lendemain de sa chute, il a fait accepter d'emblée un projet de loi auquel la Chambre s'était d'abord montrée hostile.

Certes, il a éprouvé un sérieux échec, et il a déployé en vain toutes les ressources de son éloquence pour faire accepter le scrutin de liste appelé à faire de si grandes choses ! Mais il a eu beau dire que le scrutin de liste devait “ procurer à la démocratie les instruments d'action les plus parfaits possibles, l'armée la plus forte et la plus prompte dans ses mouvements, la diplomatie la mieux renseignée et la plus habile à négocier, l'administration la plus active et la moins routinière, le budget le plus solidement assis et le plus élastique, la magistrature la plus savante et la plus impartiale, les écoles les plus richement dotées et les mieux dirigées, ” la Chambre est restée sourde à ses prières. Elle a mieux aimé vivre que de procurer toutes ces belles choses à la démocratie, car elle était persuadée qu'en votant le scrutin de liste, elle votait sa mort.

Les relations des chefs de partis en France et en Angleterre, avec leurs amis, sont loin d'être les mêmes. Lorsqu'un ministre de la Reine médite un projet de loi, il ne l'impose pas brusquement à l'attention de ses amis. Il les consulte longtemps à l'avance, il écoute leurs observations, il tâte le pouls à l'opinion et s'il s'aperçoit qu'il ne peut les amener à partager ses idées, il abandonne ou ajourne son projet. Et si, par malheur, un ministre s'engage trop tôt, il a mille moyens pour masquer sa retraite. L'affaire est remise à l'étude ; une commission reçoit la mission de préparer un rapport sur la question, c'est-à-dire de l'enterrer. C'est un peu notre manière de procéder. Combien de fois, le projet de loi de la Cour Suprême a-t-il été retiré, avant de prendre place dans nos statuts ?

Ce n'est pas ainsi que l'on entend la tactique parlementaire en France. Un ministre expose ses projets et il faut que tout passe ou tout casse. On a vu avec quel désinvolture, avec quel ton cavalier M. Gambetta a repoussé les conseils de ses amis. *Le furia francese* se manifeste partout, et le tempérament autoritaire, absolu du pays, se trahit même chez les dénonciateurs de la tyrannie. La méthode française est évidemment plus chevaleresque, mais moins pratique que la prudence anglaise. Celle-ci est aussi plus logique, car le bon sens commande à un ministère de conserver ses amis pour le soutenir et de laisser à ses adversaires la tâche de le renverser.

A.-D. DECELLES.

LES CANADIENS-FRANÇAIS À OTTAWA

Notre importance augmente ici, notre rôle s'accroît : nous pesons dans la balance. L'élection du Dr St. Jean comme maire le prouve : les Anglais ont à compter avec nous. Déjà nous avons eu deux maires de notre race, mais c'était alors que le corps des échevins choisissait le premier magistrat ; or ceux-ci, par calcul, par antipathie personnelle entre les hommes marquants de la majorité, grâce à ce jeu de bascule politique qui fait monter au faite le personnage que l'on s'attend le moins à y voir, les échevins, dis-je, votèrent deux fois pour un membre de la minorité française plutôt qu'en faveur d'un rival détesté, et par le fait de ces deux accidents nous eûmes deux des nôtres dans le fauteuil civique. C'était l'histoire anticipée de la candidature de Garfield. Aujourd'hui, ça n'est plus ça : le Dr St. Jean est issu directement du suffrage populaire. Grâce à l'unanimité des Canadiens-Français, l'on n'a pas eu besoin de voter pour lui, son élection s'est imposée. Nous sommes plus que le tiers de la population et en mesure de nous faire respecter. Etant unanimes, nous étions les maîtres de la situation. Tout le monde l'a compris.

Ce n'est pas l'envie qui a manqué aux Anglais de nous combattre, mais voici ce qui a fait sombrer les candidatures des leurs : un raisonnement simple comme bonjour. Chaque parti politique s'est dit : Si nous lançons un des nôtres contre St. Jean, les Canadiens-Français voteront en masse contre notre candidat aux prochaines élections politiques ; absténonous. Et aussitôt chaque parti essaya de décider un de ses ad-

versaires à faire la lutte, mais en vain. Les politiciens ont du flair, et comme Bate, Brownson, May sont des politiciens, ils laissèrent le champ libre à St. Jean.

* *

St. Jean avait dès le principe refusé de se porter candidat, et l'on avait jeté les yeux sur Charles Christin, que vous connaissez bien à Montréal et que nous connaissons mieux encore ici, l'ayant élu échevin après deux ans de résidence parmi nous et président de la société St-Jean-Baptiste la troisième année. S'il l'eût voulu, Christin serait peut-être maire aujourd'hui. Mais il comprit qu'il demeurerait parmi nous depuis trop peu de temps pour pouvoir rallier tout l'élément français autour de son nom ; il prévit une lutte ardente, peut-être fatale, il s'éclipsa ; bien plus, il décida St. Jean à prendre en mains notre drapeau, sachant que St. Jean était le seul des nôtres qui fût sûr de la victoire. Nous nous rappellerons cela.

* *

St. Jean et Christin étant des libéraux, les conservateurs ont noblement agi en épousant leur cause, qui était la cause canadienne-française. Je dois dire qu'ils avaient à cœur le triomphe d'un compatriote, et que quand ils ont mis la main sur un candidat fort ils ne se sont pas demandé à quel parti politique il appartenait. Cette politesse leur sera rendue.

* *

Jeudi, 19 janvier dernier, Christin et moi présentions des adresses de félicitations au Dr St. Jean au nom des deux sociétés (la Saint-Jean-Baptiste et l'Institut-Canadien) dont nous sommes les présidents respectifs. Il y avait foule à l'Institut. Nous avons profité de l'occasion du cours de Sulte et de la séance régulière de l'Institut qui le suit pour féliciter notre digne concitoyen sur son élévation au poste public le plus important de la ville. L'auditoire était naturellement des plus sympathiques. Nous étions vraiment en famille. St. Jean, fortement ému, répondit du fond du cœur ; il eut des mouvements très heureux.

J'eus aussi, ce soir-là, le plaisir de présenter, au nom de l'Institut, un objet d'art à M. L.-A. Olivier, jeune avocat d'avenir. M. Olivier a rendu à notre institution, comme avocat, des services marquants qu'il refuse de se faire payer. Nous lui avons témoigné notre reconnaissance dans la mesure de nos modestes ressources. M. Olivier est le seul avocat canadien-français de la capitale, par suite du double malheur qui nous a enlevé Horace Lapierre et George Taillon, les deux premiers de notre race admis au barreau d'Ontario. Il y a quatre semaines à peine, il était élu par acclamation échevin de notre ville. Je parlais tantôt d'une politesse que les libéraux devaient aux conservateurs : ils ont commencé à la leur rendre en présentant M. Olivier.

* *

Le nom de Sulte est tombé de ma plume. Quel prodige que cet homme-là ! Je le connaissais intimement sous bien des faces depuis plusieurs années, mais pas comme conférencier. Or, comme conférencier il n'a pas son égal dans le pays. Il ne se donne pas le trouble d'écrire ses conférences ; mais il arrive les mains vides, la tête bourrée, sans notes, devant son auditoire ; il s'assied, il marche, il cause avec vous à la bonne franquette et d'histoire du Canada et des antiquités américaines et de sylviculture et de tout ce que vous voudrez. Mettez-le sur la piste, et des heures durant il vous émerveillera par sa prodigieuse érudition, par sa mémoire étonnante, sa facilité d'élocution, la correction de son langage, ses fines saillies, sa bonhomie gauloise. Nous avons des historiens du Canada, il est l'historien des Canadiens. Il a étudié à fond la famille canadienne, ses moindres faits et gestes, les miettes de son passé, les traits de son tempérament, et, groupant tout cela autour des grandes lignes historiques, il nous présente un tableau où ne manque aucun détail, et nous montre avec un enthousiasme vrai nos origines et nos destinées. Sulte à Paris, donnant des conférences sur le Canada, ferait fureur ; ici, parce que nous le coudoyons tous les jours, ce poète, ce causeur, cet historien, parce que nous le tutoyons, on ne semble pas l'apprécier au centième de sa valeur. Mais il laissera des œuvres durables, et force sera, sinon à nous-mêmes, du moins à la génération prochaine, de reconnaître l'un des types les plus marquants et les plus sympathiques que notre pays ait produit.

Si je parle si longuement de lui, c'est qu'il me semble que je l'ai découvert. Ce sera mon orgueil, que pendant mon passage à la présidence de l'Institut j'aie révélé au public un des meilleurs côtés de ce talent si multiple. J'étais loin de m'en douter moi-même, quand je l'invitai à donner un cours public d'histoire du Canada. Aujourd'hui, ce cours est une nécessité, et, s'il n'existait, ses trois cents habitués le créeraient.

* *

Nous sommes les témoins d'un réveil littéraire marqué, dont l'Institut est le centre, le foyer. Soixante-deux nouveaux membres actifs depuis trois mois,

trois cours publics créés dans le même espace de temps (minéralogie, économie politique, histoire du Canada), à toutes les séances littéraires un auditoire nombreux et instruit, dans une salle que l'on a dû agrandir, des dons à la bibliothèque et au musée, les classes de dessin comptant plus d'élèves, un courant général de sympathie pour notre œuvre, voilà qui permet de croire à une renaissance, de signaler un réveil. Il ne faudrait point douter que l'Institut ne contribue pour beaucoup à l'influence que nous acquérons dans la capitale.

* *

Il y a quinze ans, qu'étaient les Canadiens-Français dans la capitale ? Une poignée. Deux mille cinq cents âmes sur quatorze mille, soit un sixième. Aujourd'hui, nous sommes dix mille cinq cents sur vingt-sept mille âmes environ, soit plus d'un tiers de la population. Nous avons doublé notre proportion vis-à-vis des autres races prises ensemble. L'envahissement par le nombre est indéfinissable, mais si nous ne débordons pas nos frères de la langue anglaise, s'il est même impossible que nous les atteignons jamais dans les choses du commerce, de l'industrie et de la richesse, en revanche nous progressons rapidement sous ce rapport. Où étaient, il y a quinze ans, les propriétaires canadiens-français ? Combien étaient-ils ? Ils étaient une dizaine et ne possédaient que de chétives propriétés dans les moins gais endroits de la ville. Ils se comptent aujourd'hui par centaines et occupent les meilleurs localités.

Dans la profession médicale, nous avons six représentants. Nos marchands, on ne les compte déjà plus. Nous avons abordé tous les genres d'affaires. Nous possédons une banque française. Quatre églises françaises, trois couvents, un collège, des hôpitaux, des asiles, l'Institut Canadien, la Société Saint-Jean-Baptiste, quatre sociétés de bienfaisance, une société de bâtisse, un cercle de débats, des clubs dramatiques, deux journaux, bientôt trois—voilà qui parle éloquemment de notre diffusion, de notre importance.

* *

La profession légale ne compte plus qu'un membre canadien-français, par suite de la disparition de Lapierre et de Taillon. Mais elle en comptera deux dans quelques mois. Les avocats, ça prend partout.

Ce pauvre Lapierre, je l'ai vu mourir, je lui ai fermé les yeux, je l'ai porté à sa dernière demeure, et quand, livre lu et relu, nous l'eûmes déposé dans un des rayons de cette bibliothèque funèbre du charnier, c'est moi qui ai fermé sur lui la dernière porte qui le rattachait à la lumière, aux vivants. Si l'obscurité terrestre s'est faite sur lui, l'oubli, du moins, ne descendra point au cœur de ses amis. Et ceux-ci sont nombreux, et sincères, et chagrins : nul ne perdra le souvenir de cette haute intelligence qui éclaira un grand cœur.

Taillon n'est pas mort, mais sa maladie ne laisse guère d'espoir. Que celui qui priera pour Lapierre n'oublie pas Taillon ! C'étaient des inséparables, les deux doigts de la main, toujours liés, jamais brouillés pendant une seule minute, francs et vrais l'un à l'autre, une paire d'amis superbe.

* *

Je vous entretiendrai de temps à autre des Canadiens de la capitale.

A. LUSIGNAN.

Ottawa, 23 janvier 1882.

LETTRES AMÉRICAINES

Deux de nos compatriotes qui occupent une haute position dans notre monde des lettres, M. l'abbé Casgrain et M. Marmette, voyagent en ce moment aux Etats-Unis. Nous leur avons fait promettre, avant leur départ, de nous adresser, chemin faisant, en attendant le départ du bateau ou du train, leurs notes de voyages. Nos amis ont tenu leur promesse et nous publions aujourd'hui leur première lettre. Qu'il nous soit permis ici de leur souhaiter un heureux voyage et une abondante moisson d'observations, qui seront fort goûtées, nous en sommes certain, des lecteurs de *L'Opinion Publique*.

A MONSIEUR DECELLES.

Mon cher ami,

Quelques notes de voyage prises sur le genou, soit en wagon, soit en bateau à vapeur, soit dans les salons d'hôtels, des scènes de mœurs américaines, frappantes ou caractéristiques, des croquis de paysages, des tableaux de la vie intime esquissés à grands traits, voilà ce que vous nous avez demandé en nous serrant la main au moment du départ. Ne vous attendez ni à des effets de style, ni à des transitions savamment ménagées dans ces impressions de voyage écrites en courant à raison de quarante ou cinquante milles à l'heure. Au reste, l'apprêt et la recherche feraient perdre à ces pages, ar-

rachées à notre calepin, une partie de leur vivacité et de leur fraîcheur d'improvisation.

R. C.

DÉTROIT, 28 janvier 1882.

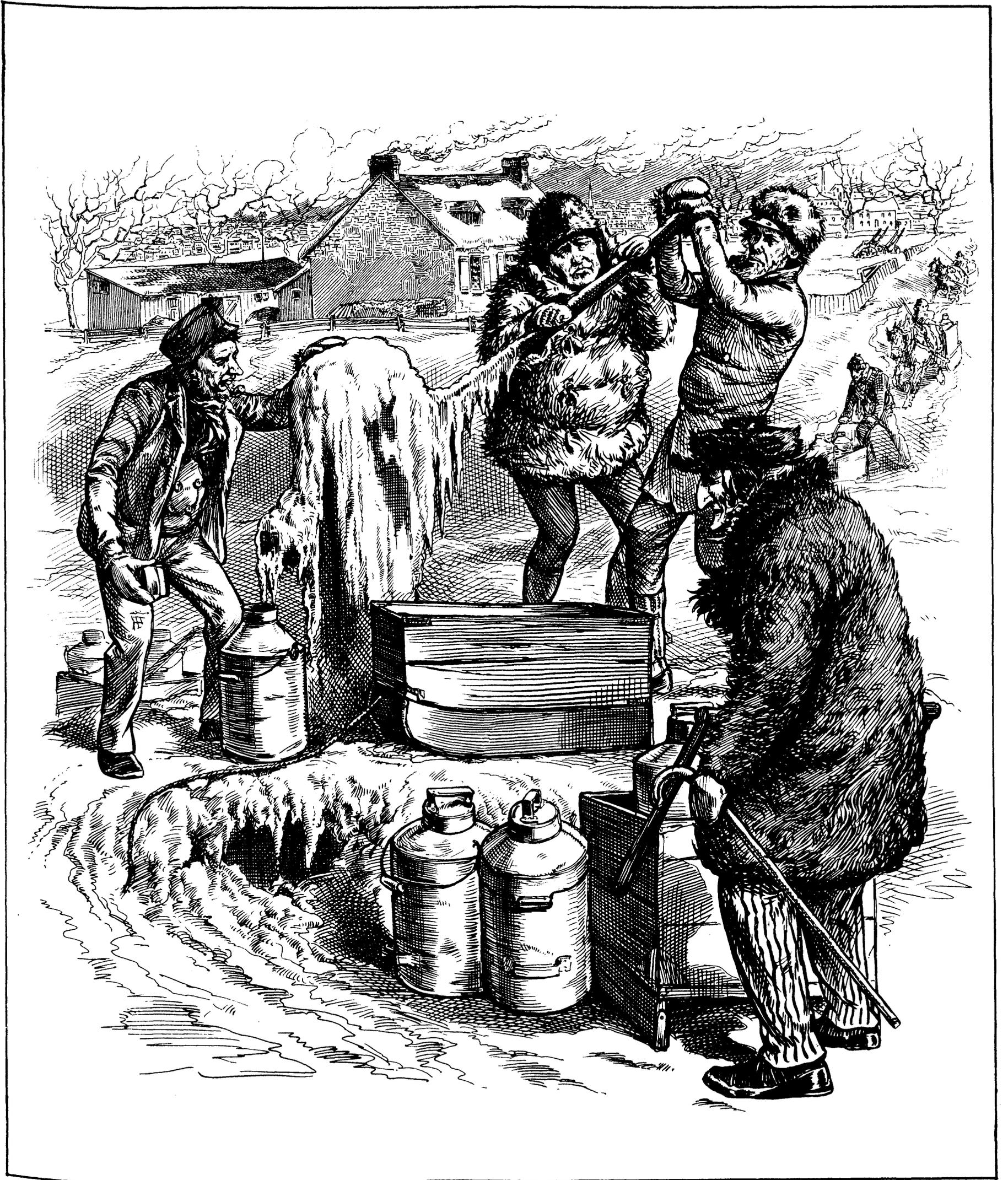
De Québec à Détroit une journée et deux nuits de chemin de fer, 744 milles. Visite et causerie charmantes à Windsor, en face de Détroit, chez M. W. B***, qui appartient à l'une des anciennes familles françaises de Détroit. Il nous montre une lettre de son aïeul écrite à la fin du siècle dernier et dont les premières lignes nous font sauter aux yeux tout le progrès accompli en moins d'un siècle. " Mon cher frère, ta dernière lettre ne m'est parvenue que trois mois après son départ de Québec." Quand nous nous prenons à songer à toutes les étapes que le facteur, ou, comme on dit chez nous, le conducteur de la malle, avait faites le long de la route, avant de remettre cette lettre à son destinataire, nous ne pouvons nous empêcher de nous apitoyer sur sa rude existence et sur toutes les traverses qu'il devait endurer. En voiture de Québec à Montréal, de là en canot, par le fleuve, jusqu'à Kingston, faisant portage à tous les rapides ; en berge sur le lac Ontario, qu'il fallait quitter pour la voie de terre, le long de la rivière Niagara ; en berge encore sur le lac Érié et sur tout le parcours de la rivière du Détroit. Par le soleil, la pluie ou la neige, le jour et la nuit, sans compter les ennuis et les accidents inévitables dans un si long trajet. Était-elle bien venue et lue avec avidité cette lettre dont l'enveloppe maculée et froissée témoignait des vicissitudes de la route !

Aujourd'hui, grâce à l'invention des machines à vapeur, nous ne sommes plus ici qu'à trente heures de Québec. Principalement installés dans un *char-palais*, douillettement étendus la nuit sur un lit moelleux, et dégustant à loisir de fins repas dans le wagon-restaurant, nous oublions les heures du voyage en regardant défiler à toute vapeur prairies et forêts, fermes, villages et cités.

Il n'y a encore que trente ans, nous disait le docteur C***, quand je suis monté ici pour la première fois, à Détroit, je n'ai pas mis moins de huit jours à effectuer ce trajet, et c'était le voyage le plus prompt que l'on pût faire alors.

Le Canadien-Français ne touche pas le sol du Détroit sans éprouver un sentiment de satisfaction, de fierté même : en dépit de la conquête, de l'isolement et de l'envahissement du flot anglo-saxon et américain, une partie de ce littoral est restée française d'esprit, de cœur, de langue et de tradition. Il fait plaisir de serrer les vaillantes mains des habitants d'ici, qu'on dirait partis hier des environs de Québec ou de Montréal. Quelle chaleureuse étreinte en retour, et comme leur figure, illuminée d'un joyeux sourire, reflète le bonheur qu'ils éprouvent d'entendre parler, *par les gens d'en bas*, cette bonne vieille langue des aïeux ! Comme ils ont conservé parfaitement le type français ! Ce sont toutes figures que l'on croirait avoir déjà vues. Quelles charpentés solides, et qu'on dirait taillées dans des troncs de chêne, à côté de la plupart des Américains efflanqués, aux épaules grêles et à figure malade et fatiguée par le soucis des affaires.

On ne saurait s'arrêter devant le magnifique panorama que présente le Détroit et ses environs, sans admirer, comme bien d'autres observateurs, la justesse du coup d'œil des premiers explorateurs français. Ils comprirent de prime-abord l'importance de ce coin de terre situé à la jonction des grands lacs et sur le plateau d'où s'écoulent, l'un vers le nord l'autre vers le sud, les deux plus puissants fleuves de l'Amérique du Nord. La richesse du sol, la beauté du climat, l'aspect enchanteur que présente la rivière du Détroit, parsemée d'îles pittoresques, avec ses rivages gracieusement ondulés et couverts d'une luxuriante végétation et d'une rare variété d'arbres fruitiers, arrachaient, il y a deux siècles, cette exclamation au Père Hennepin : " Heureuse, la population qui, un jour, habitera ce beau pays ! Elle devra de la reconnaissance à ses découvreurs." Ce rêve est aujourd'hui accompli. Tout ce littoral est maintenant ouvert à la civilisation et exploité par un peuple industriel et prospère. La ville de Détroit, à elle seule, ne compte pas moins de cent trente mille habitants, et s'enorgueillit d'avoir fait surgir plus d'un prince du commerce américain et bon nombre d'hommes d'état remarquables. Bâtie à l'instar des grandes cités de l'Est, percée de larges rues bordées d'arbres, richement pavées et entretenues avec une admirable propreté, elle passe à bon droit pour une des plus belles villes de l'Amérique. Quoique sa population primitive ait été à peu près noyée par l'envahissement de la race américaine, elle a gardé quelque chose du type et de l'esprit français. On est agréablement surpris d'entendre parler notre langue dans bien des salons. La haute classe tient à honneur de connaître les origines de la ville, les phases de son histoire, et particulièrement le fameux siège qu'elle a eu à soutenir contre Pontiac, le Veroingétorix américain. Il a même été question d'élever une statue à LaMothe Cadillac, à qui l'on a voué un culte d'admiration, en dépit de ses défauts de caractère et de ses fautes d'administration. Explorateur intrépide, mais intelligence médiocre, hableur et vindicatif, à la fois mordant et susceptible, incapable de retenir une saillie cruelle et sans goût, âme froide et cupide, il intéresse pourtant



UN ÉPISODE DE QUATRE-VINGT-TREIZE

par l'étrangeté de sa vie d'aventures. Après avoir immortalisé son nom par la fondation du Détroit, il obtint le gouvernement de la Louisiane, où il justifia les accusations de ses ennemis qui achevèrent de le ruiner à la cour de Versailles, et il alla mourir dans l'obscurité à Castel Sarasin, où l'on voit encore l'inscription de son tombeau sur les dalles d'une église.

Si jamais vous visitez le Détroit, ne manquez pas d'aller voir l'ancienne église de Sainte-Anne dont l'architecture rappelle un autre âge. En apercevant son portail, on se croirait transporté dans une paroisse canadienne. Aujourd'hui, comme autrefois, la prédication ne s'y fait qu'en français. Sainte-Anne est desservie par l'abbé Anciaux, belge de naissance, prêtre aussi zélé que prédicateur éloquent.

Un souvenir assez curieux, et qui est resté ignoré jusqu'à présent, se rattache à Sainte-Anne. C'est dans cette église, sous le marchepied de l'autel, que fut inhumé le célèbre chevalier de Tonti, le compagnon et l'ami de M. de La Salle. Gouverneur du Détroit pendant plusieurs années, il a légué à l'histoire une réputation aussi intacte que celle de LaMothe Cadillac est contestable. Il n'y a peut-être pas de plus beau caractère dans nos annales, et le jour viendra où cette grande vie sera étudiée et mise en relief.

Nous devons à l'obligeance d'un ancien sous-officier français, venu d'Algérie pour s'établir à Windsor, M. Pred'homme, amateur d'antiquités canadiennes et chercheur infatigable, la copie de l'acte de sépulture du chevalier de Tonti, que nous citons ci-après :

" Ce aujourd'hui, dix novembre, mil sept cent vingt-sept, a été inhumé par moy, soussigné, dans l'église de Ste-Anne du Détroit, sous les marches de l'autel, avec toutes les cérémonies prescrites par la Ste Eglise C. A. et R., le corps de Messire Alphonse de Tonty, capitaine d'une compagnie du détachement de la marine et commandant pour le Roi du dit poste au Détroit, âgé de soixante-huit ans environ, et est mort après avoir reçu les sacrements de Pénitence, Eucharistie et Extrême-Onction, avec les sentiments véritablement chrétiens, et ce en présence de M. le chevalier de Lapernenche, enseigne d'une compagnie du détachement et commandant du Détroit, et du sieur Chapoton, chirurgien du dit fort, lesquels ont signé avec moy

" Signé, De LAPERNENCHE

" CHAPOTON.

" Signé, F. BONAVENTURE, M. R."

Il existe en dehors de la ville de Détroit, plusieurs groupes canadiens-français disséminés le long du littoral américain, entre autres à la Grosse Pointe aux Ecorces, et à la rivière aux Raisins. Malheureusement ces familles s'américanisent peu à peu et menacent de perdre, avec leur langue, leur physionomie française, faute d'une organisation patriotique et religieuse, qui réveille chez elles, avec les traditions, le sentiment national !

Il n'en est pas de même, grâce à Dieu, des magnifiques paroisses canadiennes qui s'échelonnent sur notre frontière, depuis le lac Erié, tout le long de la rivière du Détroit, jusque sur les bords du lac Sainte-Claire, et qui feront le sujet de notre prochaine correspondance.

L'Abbé CASGRAIN—J. MARMETTE.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 Février 1882.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Ma lettre s'envolait, l'autre jour, confiante et légère, vers Montréal, emportant, dans ses plis, les vœux les plus ardents pour ton bonheur. Et moi, je suivais en esprit cette messagère de mon cœur ; je regrettais de ne pouvoir, comme elle, traverser l'espace et franchir le seuil de ta gentille chambrette, quand le souvenir du souhait irréféché qui termine cette folle missive, changea soudain mes élans en appréhensions. Je regrettais alors, mais un peu trop tard, les conséquences d'une franchise trop exubérante pour ne pas paraître indiscreète. Il ne m'appartenait pas, c'est vrai, de t'imposer mes goûts sans être au fait des tiens, de m'ériger en mentor quand mon inexpérience personnelle rend ma propre marche incertaine et chancelante. Surtout il était téméraire à un pauvre pilote, comme moi, d'imprimer à ta barque une oscillation contraire à celle qui la balance peut-être déjà.

Qui sait, en effet, me suis-je dit si, réprimant à grand-peine les battements précipités de son cœur, un soupire imide n'a pas murmuré, à l'oreille d'Amélie, le mot terrible, mais toujours éloquent, paraît-il, de l'amour ? Si la goutte glacée de mon égoïsme n'est pas tombée, persistante et inflexible, sur les enchantements naïfs d'un premier rêve ?... Qui me dira si ma chère amie, blessée alors dans ses sentiments les plus intimes, n'accompagne pas maintenant mon souvenir d'une moue significative, quoique toujours adorable ?... Si... Enfin que sais-je encore ! L'imagination s'arrête-t-elle jamais sur le chemin des conjectures, cette voie héri-

sée de *peut-être* et de *mais*, où les pas de l'amitié s'accroissent si péniblement parfois ?

Je sors donc au plus vite du cercle des suppositions, et, après avoir récité, avec larmes, le *mea culpa* du repentir et t'avoir sincèrement promis de... recommencer à la première occasion, je reprends ma plume de chroniqueuse. Ce rôle pourtant n'est un peu difficile en ce moment.

Depuis le premier flocon de neige jusqu'au premier rayon de mai, tout ici, vois-tu, est marqué au coin de la monotonie. Ainsi s'épanouissant lentement dans leurs grands vases colorés, mes plantes continuent de projeter dans ma fenêtre l'ombre de leurs vertes branches, ma tourterelle volète toujours dans sa cage en faisant entendre ses gracieux roucoulements et mon chat, après avoir décrit mille et une courbes devant la patte de lapin que je lui ai offerte pour étrennes, vient invariablement ronfler, paisible et content, sur les genoux de sa maîtresse.

Mademoiselle Dutier elle-même, dont les ridicules ont si souvent égayé nos causeries, peut actuellement se comparer, à mon exemple, au rat de la fable dans son fromage. Seule aujourd'hui à son triste foyer, elle fait de sérieuses réflexions sur l'instabilité du bonheur et voit, d'un œil chargé de pleurs, ses illusions se disperser, l'une après l'autre, au souffle glacé de l'inconstance. Car, ma chère amie, il n'y a pas à se le dissimuler, si

" L'amour fait passer le temps,
Le temps fait passer l'amour."

et monsieur Cruchon prouve clairement, par ses retards multipliés, que déjà il veut secouer la chaîne de l'esclavage conjugal.

Attendu d'abord à Noël, en effet, le jeune notaire a ensuite dédaigné le rôle *du berger*. La nouvelle année l'a trouvé dans la même indifférence, et la bague d'engagement a fui de nouveau le doigt toujours tendu d'Angélique. A l'Épiphanie, nulle *manifestation* encore ! aucune *étoile* dans le ciel sombre de la pauvre fiancée !

Celle-ci de se désespérer, de reculer, tremblante, devant la coiffe de Ste-Catherine qui apparaît, flottante, à son horizon. Comme si, après tout, le célibat était une calamité, un stigmate infamant ! Comme si l'homme était l'objectif unique de la vie de la femme, ainsi qu'il a l'admirable humilité de le croire ! L'expérience de chaque jour ne prouve-t-elle pas, au contraire, que, dans la voie solitaire où s'engagent résolument la plupart des vieilles filles, le bonheur croît avec une abondance particulière ? Ne vois-tu pas, comme moi, Amélie, que plusieurs d'entre elles, au lieu de servir d'épouvantail à la jeunesse rieuse, savent, par les ressources d'un esprit joyeux encore sous les glaces de l'âge, la réunir autour de leurs blancs cheveux ?

Puis, qui comptera les mérites entassés, sous le secret de l'humilité, dans leur existence paisible ? Qui appréciera à sa juste valeur une utilité qu'elles semblent ignorer elles-mêmes et qu'en général on leur conteste, tout en jouissant ?... Je puis même dire que là où le rôle de l'épouse s'efface, le leur commence, rôle ingrat et sans gloire parfois, mais toujours sublime, dans son désintéressement. La maladie, par exemple, cloue-t-elle sur un lit de douleur le chef aimé d'une famille, la femme affaïssée sous le poids de l'angoisse se verra souvent remplacée par la vieille sœur du patient. Forte de son dévouement, celle-ci veillera jour et nuit au chevet de la souffrance, avec la sollicitude de la sœur de charité et le courage de la martyre. Jamais elle ne songera à ménager des forces dont Dieu seul lui demandera compte. Et, dans les circonstances où il faudra prendre l'initiative d'un conseil ou d'une décision, elle sera là encore, avec son tact sûr, son expérience reconnue, pour trancher le nœud gordien d'une difficulté ou aplanir un obstacle.

Triomphant de ses soins, la mort brisera-t-elle la vie de l'époux et du père, la vieille fille ouvrira son cœur et sa bourse à la triste veuve, aux orphelins éplorés, et, pour porter sur leur navrante douleur l'élément de la distraction, elle cherchera même à ramasser quelques riantes épaves de ses jeunes années.

Si elle ne tient à la terre par aucun lien de famille, ou si une modeste aisance la dégage de ses préoccupations matérielles qui forcent l'âme la plus élevée de ramper sur le sol, on la verra souvent cultiver les arts avec succès ou chercher, dans les nobles distractions de l'étude, la satisfaction de ses goûts d'élite. Avec une bibliothèque remplie des meilleurs ouvrages, occupée-t-elle, dans son salon, la place d'honneur. Tout, dans cet appartement, respire la paix, le confort et le bien-être. Là, aucune trace de la négligence masculine, nul désordre choquant pour l'œil ; point de crachoir auquel le pied se heurte avec impatience, de cigares inachevés, puis jetés sans soin dans l'embrasure des croisées. Sur les tables, point de papiers épars ni de chapeau oublié, mais des livres symétriquement rangés, des fleurs brillantes et souvent renouvelées. Car, les chères vieilles filles, tu le sais, consacrent généralement à l'horticulture les loisirs qu'elle ne donnent pas à la prière.

La prière ! voilà le poème de leur vie, le secret de leur inaltérable sérénité, et, pour ma part, je connais un grand nombre d'hommes qui en bénéficient. Les ingrats l'oublient pourtant. Les vieux garçons surtout,

s'ennuyant sans doute d'entendre louer la justice de ces nouvelles *Aristides*, prononcent contre elles la sentence de l'ostracisme. Mais ces impitoyables censeurs ont beau s'élever, furieux ou caustiques, contre leurs émules dans le célibat, celles-ci n'en continuent pas moins de planer, insouciantes et fières, dans des sphères inaccessibles à la foule de leurs détracteurs.

Sans doute, chère Amélie, les vieilles filles ne ressemblent pas toutes au portrait que je viens de tracer. Quelques-unes, je le constate avec toi, ont le tort impardonnable de chercher sans cesse à incliner leur tête grisonnante sous la bénédiction nuptiale ; les autres, dédaignant les avertissements éclairés de leur miroir, adoptent des parures incompatibles avec leur âge. Mais s'ensuit-il de là que les travers de l'une retombent sur toutes les autres ? Faut-il qu'un jugement général s'appuie sur un cas particulier ?

Le sexe bourru par excellence attribue également aux vierges antiques une humeur inégale et acariâtre. C'est là encore un trait qui n'est commun qu'à un certain nombre d'entre elles. Car l'humeur, il ne faut pas l'oublier, est une question de caractère et non de condition. Je voudrais bien savoir, par exemple, si une personne, préalablement disposée à l'aigreur, verrait son caractère s'amollir au contact des soucis domestiques.

On dira encore, chère Amélie, que parmi les vieilles filles, il en est qui n'ont jamais été recherchées. Soit ; mais n'est-il pas vrai que plusieurs d'entre elles eussent mérité de l'être ? Celles qui vivent ignorées et incomprises sont-elles plus imparfaites que d'autres qui, après avoir fait le malheur du prochain avant le mariage, continuent le même métier, une fois le sacrement reçu ?... Ainsi Eugénie de Guerin, à qui nul hommage ne fut adressé, qui, pour tout amour n'eût que Dieu et son frère, n'aurait-elle pas réalisé les rêves du plus exigeant, comme du plus orgueilleux des époux ? Au reste, l'offrande d'un cœur vulgaire n'eût rencontré chez elle que le dédain et elle aimait mieux donner le sien à Celui qui l'avait fait si beau.

Oui, chère Amélie, dès ce jour, je choisis pour modèle la douce colombe de Cayla. Comme elle, bravant la maussaderie de l'âge et les préjugés de tous les bacheliers de la terre, je souris à la coiffe de Ste-Catherine. Car je la veux jolie, quoique sévère et d'avance j'y vois briller les roses du dévouement et de la piété.

Ta vieille amie en perspective,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

La lettre du cardinal Simeoni, que tous les journaux ont publié, a produit beaucoup d'émoi dans la province. Les mots "individus" employés dans cette lettre pour désigner les prêtres et, disait-on aussi, Mgr Lafleche, ont provoqué pas mal de commentaires. On s'est demandé quel mot latin avait été traduit par "individu" ? Un correspondant québécois du *Mail* nous renseigne à cet égard. Il est allé aux renseignements à l'archevêché et là, il a appris que l'original de la lettre était en italien, que le mot *individui* correspondant à notre mot individu s'y trouvait, et que cette lettre ne s'adressait nullement à Mgr Lafleche. On sait que notre confrère, M. Houde, a quitté la rédaction du *Monde* à la suite de la publication dans ce journal d'un article blâmant la lettre de Mgr Simeoni. Mis en demeure de désavouer l'article ou de voir des mesures prises contre son journal par l'autorité ecclésiastique, M. Houde s'est retiré en disant que sa conscience ne lui permettait pas de faire cette rétractation.

Guiteau devient furieux. Il parle contre ses avocats et exprime l'espoir d'en avoir d'autres. Sa santé est très chancelante. Il s'affaiblit tellement depuis quelques jours que les officiers de la prison pensent qu'il ne vivra pas assez longtemps pour subir la peine capitale.

Guiteau a été condamné à mort, samedi dernier, par le juge Cox. Il sera pendu le 30 juin prochain. Il lui reste ainsi près de cinq mois à "se voir."

La requête des adversaires de Laval, demandant au gouvernement fédéral de désavouer la loi passée par le Parlement de Québec, à sa dernière session, à l'effet d'autoriser l'Université-Laval à établir une succursale à Montréal, a été soumise au Conseil Privé, jeudi dernier. M. Pagnuelo et l'hon. Wm McDougall ont soutenu les allégations de la requête, lesquelles ont été combattues par M. A. Lacoste, au nom de l'Université.

Le banquet offert, la semaine dernière, par les citoyens de Holyoke, à M. Louis Fréchette, a eu un véritable succès. Le gouverneur de l'Etat, le président du Sénat, plusieurs sénateurs, des juges, le maire de la ville et un grand nombre de citoyens distingués y assistaient, ainsi que plusieurs délégués canadiens qui avaient tenu à honneur d'accompagner le poète lauréat. Des discours ont été prononcés par le gouverneur, par M. Fréchette, M. le juge Dugas, M. St. Pierre, ainsi

que par plusieurs autres personnes. La plus grande cordialité n'a cessé de régner parmi les convives et les Canadiens de Holyoke ont lieu d'être fiers de la réception qu'ils ont faite à leur hôte.

Quelques journaux canadiens ont eu l'occasion de parler dans le temps du discours où M. Jules Simon, de l'Académie Française, avait parlé en termes si élogieux et si remarquables du Canada français et de l'œuvre de la colonisation, à propos des travaux de M. le curé Labelle.

Celui-ci, de son côté, écrivit alors à M. Jules Simon, pour le remercier de ses bonnes paroles. Voici la lettre qu'il a reçue en réponse :

PARIS, 12 janvier 1882.

Monsieur le curé,

Je suis très heureux de votre lettre. Elle m'a consolé d'un petit journal de votre pays qui prétend que j'ai injurié le Canada, dans ce même rapport que vous avez lu : je puis dire dans tous les cas que je l'ai injurié sans le savoir, car je suis au contraire plein d'amitié pour le Canada et pour les Canadiens que je connais. Je connais, par M. de Molinari, et aussi, je crois, par mon ami Xavier Marmier, le rôle énergique que vous jouez parmi vos compatriotes, et j'y applaudis d'autant plus cordialement que je crois, comme vous, à un autre monde, et à l'utilité prépondérante de l'agriculture dans celui-ci.

J'ai reçu presque en même temps que votre lettre le plan à vol d'oiseau de Saint-Jérôme ; je vous en remercie.

J'ai bien envie de faire comme vous et de vous envoyer ma photographie. C'est une curieuse chose, monsieur, qu'on puisse se voir de si loin ; le monde, si on continue, finira par devenir très petit ; nous pourrions tous nous regarder face à face et nous parler à l'oreille.

Permettez-moi, monsieur le curé, de vous serrer la main et de me dire avec respect et cordialité, votre compatriote.

JULES SIMON,

10, Place de la Madeleine, à Paris.

NOS GRAVURES

AU DÉSESPOIR

La pompe est gelée ! Pas d'eau ! Cinquante pour cent de perte pour ces braves gens. Si le temps continue, ils sont ruinés ! Désespérés, ils vont en ville, où les ménagères leur feront une magnifique réception. C'est que cette fois il y aura de la crème à la surface du lait.

LA PREMIÈRE LEÇON DE PATIENCE

Elle n'a que six ans. Cent fois elle a été punie pour son impatience. Dix fois par jour, à l'école, sa maîtresse la met en pénitence. La petite fille ne se corrige pas. A bout d'expédients, sa mère et sa tante viennent de trouver un dernier moyen qu'elles essayent. Un écheveau de laine est passé dans les bras de l'enfant. A dessein sa mère l'emmêle en pelotonnant. L'enfant, fatiguée, demande pardon et promet que désormais elle veut être patiente.

L'ORPHELIN

Elle n'a pas 18 ans ! La voilà seule ! Elle n'a pas connu son père. Elle n'était pas née quand il est mort. Mais elle a connu sa bonne mère, puisqu'il n'y a que trois semaines qu'elle est partie pour le ciel ! Assise devant la maison rustique, où elle a été élevée, elle achève des bas commencés par sa mère, qui tricottait pour les pauvres du village voisin quand arrivait l'automne. Quelle expression dans cette figure de jeune fille ! Comme la douleur y est bien peinte ! Comme on devine ce qui se passe dans l'âme de la pauvre orpheline qui n'a plus que Dieu pour ami !

UN ÉPISODE DE QUATRE-VINGT-TREIZE

La révolution a éclaté en France. Tout est à feu et à sang ! On fait une guerre à outrance, aux royalistes surtout. Notre gravure représente un château incendié, appartenant au marquis de X... La scène se passe en Vendée. Une pauvre femme s'est réfugiée, avec ses trois enfants, dans le château. Quelques heures après des cris : au feu ! se font entendre. Le marquis, vieillard de 78 ans, n'écoulant que son courage et sa charité, passe à travers les flammes, sauve les trois enfants et les remet à leur mère. Après avoir déposé le précieux fardeau au pied de l'échelle, il remonte quelques échelons et s'écrie : *Vive le Roi !* Le vieillard se livre ensuite aux soldats républicains, qui admirent son dévouement et l'acclament de toutes parts.

Mais un frémissement instinctif gagne les cœurs à la vue de cet incendie, assez ingénieusement figuré pour rappeler les derniers et irréparables désastres qui se sont passés à Vienne.

M. Portington dit : Refusez toutes les drogues de charlatans qui font plus de mal que de bien à la constitution, mais donnez toute votre confiance aux Amers de Houblon, et vous jouirez d'une parfaite santé. Elles sont le *ne plus unum* des médecines.—*Boston Globe.*

AUTOUR DU MONDE

AGRA ET FUTTEYPURE SIKRI

13 octobre 1881.

(Suite.)

Je remonte en voiture à 11½ heures et vas visiter le tombeau d'Akbaï, qui se trouve à six milles d'Agra, dans le village de Secondra.

Une bonne route en plaine, n'offrant du reste rien de remarquable que les ruines de quelques vastes édifices et un grand nombre de monuments funéraires disséminés dans la campagne, nous y conduit rapidement. Le mausolée est situé au centre d'un grand jardin carré ; quatre portes monumentales, formant chacune un pavillon surmonté de minarets et de clochetons, s'ouvrent sur autant d'avenues dallées qui viennent aboutir au milieu de chacun des côtés de la large plate-forme qui lui sert de base.

Là s'élève une pyramide mesurant 300 pieds de côté et composée de cinq terrasses en retrait, les unes sur les autres, avec portiques d'arcades mauresques et coupoles hindoues, soutenues par de minces colonnettes. Au dernier étage, à la hauteur de 100 pieds, se trouve une tour aérienne, toute de marbre blanc, dont la blancheur éclatante contraste avec le grès rouge employé dans la construction des autres édifices. Au centre, un bloc massif figure le tombeau d'Akbaï ; les 99 appellations de Dieu y sont gravées en caractère arabe. L'enceinte de la cour est formée par un grillage de marbre, au travers duquel on a ménagé de petites fenêtres carrées d'où l'on jouit d'une belle vue sur la campagne et le Tay. Mais ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est le fini de l'exécution et l'incroyable variété des dessins découpés à jour qui leur servent d'encadrement.

Je remonte en voiture et après trois-quarts d'heure j'arrive à la Jumna, que je traverse sur un pont de bateaux et me rends à l'Etmaddoulap, monument construit en 1610, par l'empereur Jehanghir, sur la tombe de son beau-père. Il s'élève sur la rive gauche de la Jumna, près du pont de bateaux. Ce monument célebre, avec ses incrustations en pierre de couleur et ses broderies percées à jour, est un véritable bijou de marbre blanc.

Pour en finir avec les principaux monuments d'Agra, il me reste à parler du Tay.

Il ne s'agit plus ici d'une mosquée quelconque, ou d'un palais plus ou moins richement décoré, mais bien des monuments que tous les voyageurs proclament hautement comme la merveille non-seulement de l'Inde, mais encore du monde entier.

Le Tay est un tombeau érigé au XVIIe siècle, par l'empereur mongol Shah-Jehan, en l'honneur de son épouse favorite, la *béyum* Mauntaz-Mahal. Commencé en 1630, il ne fut terminé que 22 ans après ; pendant tout ce temps, 22,000 ouvriers y travaillèrent sans relâche. Malgré le bon marché de la main-d'œuvre et les nombreux cadeaux qui affluèrent de tous côtés, cent millions de roupies, somme énorme pour l'époque, furent dépensées en cette occasion.

Ce célèbre monument est entièrement construit en marbre de Jeypore, tellement blanc, qu'il paraît transparent. C'est un octogone irrégulier dont chaque grand côté, percé d'une porte monumentale, fait face à l'un des quatre points cardinaux. Au centre se dresse un dôme immense en forme allongée, circonscrit par quatre coupoles moins élevées, et flanqué d'un pareil nombre de sveltes minarets placés aux angles d'une terrasse carrée. Le croissant doré qui surmonte l'édifice plane à 260 pieds au-dessus du sol. Chaque façade est encadrée, par des incrustations de marbre noir représentant des versets du Coran. On dit que le livre sacré se trouve ainsi transcrit en entier sur les parois du monument, ce qu'il est permis de croire, tant les inscriptions arabes décoratives y sont multipliées. Les murailles sont couvertes de sculptures délicates et de mosaïques dans le genre florentin, représentant des fleurs et des feuillages. Le cristal de roche, le jaspe, la cornaline, la machite, le lapis-lazuli et une infinité de pierres précieuses rentrent dans la composition de ces ravissantes arabesques.

Entrons dans l'intérieur. Sous une vaste et blanche coupole, où ne pénètre qu'une lumière mystérieuse, se trouvent les sarcophages de Shah-Jehan et de la sultane, ce dernier un peu au-dessous de son époux. Tous deux sont couverts de caractères arabes finement ciselés. La balustrade qui les entoure est en marbre cristallin, merveilleusement découpé en guipures à jour, encadrant de minces panneaux constellés de fleurs et d'ornements en mosaïques de pierres fines, véritable chef-d'œuvre de l'art. Tout le reste est en harmonie parfaite avec ce splendide tombeau.

On ne peut se lasser d'admirer les parvis faits avec un goût exquis et une élégance exempte de toute surcharge ; et, si des détails nous pas. ons à l'ensemble, la richesse des matériaux, la noblesse et en même temps la simplicité du dessin, causent une impression ineffaçable. Un écho plus doux, plus pur, s'il est possible, que celui du baptistère de Pise, habite sous cette coupole ; une simple note de musique, un son de voix, flotte, s'élève et se perd sous la voûte en longues et délicieuses ondulations.

Dans une chambre souterraine reposent les restes des deux époux. Deux tombeaux recouverts d'étoffes de soie occupent un emplacement correspondant exactement aux cénotaphes de la salle supérieure.

Le Tay, construit sur une terrasse en marbre blanc, de 300 pieds de côté, qui domine une plate-forme dallée, vaste, dont l'un des côtés, long de près de 1,000 pieds, borde la Jumna et se termine par une balustrade à jour.

A chaque angle s'élève une tour ornée de galeries superposées et couronnée d'un kiosque. Deux mosquées occupent parallèlement les deux autres côtés. Celle de l'ouest est la seule consacrée pour la prière, l'autre n'existe que pour la symétrie. Ces constructions accessoires, du meilleur style, sont en belle pierre rouge et surmontées de kiosques à jour et de dômes en marbre blanc.

J'ai essayé de décrire le plus brièvement possible l'aspect physique que présente cet incomparable monument. Mais comment pourrai-je rendre les sensations que l'on éprouve à la vue de ce poème de marbre, œuvre la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main de l'homme ?

Pendant le court séjour que je fis à Agra, deux fois j'y retournai. Je restai là des heures entières dans une muette contemplation. De quelque endroit qu'on se place, à quelle distance on regarde, tout dans le Tay est également parfait. On est ébloui, comme fasciné ; on croit rêver, on reste confondu d'admiration. La parole est insuffisante pour exprimer de pareilles émotions. Je me rappellerai toujours la dernière visite que je fis au Tay, une heure avant mon départ d'Agra ; je ne pouvais me décider à le quitter, enfin, il fallut partir. Une dernière fois je l'ai aperçu se détachant comme un bloc de neige sur l'azur du ciel par delà le portique majestueux qui forme l'entrée principale, et, avec regret, je lui ai adressé un dernier adieu.

Il est difficile, aux personnes qui n'ont pas eu le bonheur de voir ce monument, de comprendre qu'il puisse inspirer de pareils sentiments. Sans crainte d'être démenti, je déclare que ni en Europe, ni nulle part au monde, il n'existe rien qui puisse lui être comparé.

Vendredi, 14 octobre 1881.

Je louai hier soir un *garry* pour aller visiter Futteypore Sikri, ancienne résidence du grand Akbaï et distante d'Agra de 28 milles. Je monte en voiture à cinq heures et, par une route absolument plate et sans intérêt, on la franchit en trois heures et demie au moyen de trois relais de chevaux.

FUTTEYPURE SIKRI

Le nom de Futteypore Sikri provient de deux villages qui subsistent encore au pied de la colline, où sont amoncelées d'immenses ruines parmi lesquelles se dressent encore, à peu près intacts, une grande mosquée et le palais des mongols.

Un escalier monumental conduit à une plate-forme où s'élève une porte majestueuse flanquée de niches et de minarets, décorée de mosaïques et d'incrustations de marbre. Elle est légèrement ogivale et mesure 75 pieds de la base au cintre ; le sommet, couronné de consoles hindoues, domine le sol d'une hauteur de 120 pieds. Par la grandeur de ses proportions et la richesse de l'ornementation, cette porte forme à elle seule un édifice spécial. Un musulman, bien vêtu, aux allures pleines de distinction, vient à ma rencontre et, m'abordant avec politesse, m'apprend qu'il est officiellement chargé de conduire les étrangers. Nous entrons dans une immense cour dallée, au centre de laquelle se trouve le tombeau du Scheik-Selim Chishte. Ce sanctuaire vénéré, chef-d'œuvre de patience et d'art, est tout en marbre blanc ainsi que les panneaux grillagés qui l'entourent, véritables dentelles d'un dessin partout également varié. Une magnifique mosquée avec ses trois dômes d'une blancheur éblouissante, occupe le côté gauche de la cour. Sur les trois autres côtés règne une splendide colonnade de 50 pieds d'élévation. Un certain nombre de petits palais s'élèvent dans le voisinage, et parmi les plus remarquables de ces monuments, je me contenterai de citer le palais *Bir-Bal*, petit, mais admirablement sculpté à l'intérieur comme à l'extérieur.

Le *Panch-Mahal* et les cinq palais consistent en cinq plate-formes s'élevant l'une au-dessus de l'autre en forme de pyramide. Chaque étage en retrait sur l'intérieur, laisse sur les quatre côtés une large terrasse. Les piliers qui supportent ce curieux édifice sont tous d'un dessin différent et finement travaillés.

Le palais de *Sonora-Mahal*, épouse chrétienne de l'empereur Akbaï. Une des fresques peintes sous le portique représente l'Annonciation.

Le palais de la Sultane de Constantinople, bloc merveilleusement sculpté, fouillé jusque dans les moindres recoins, de manière à reproduire toutes les combinaisons imaginables de l'art décoratif.

Sortant de l'enceinte du palais par la porte de l'Éléphant, nous arrivons, à travers des monceaux de ruines, au pied de la tour du même nom. C'est une bizarre construction, haute de 120 pieds, hérissée de la base au sommet d'une multitude de défenses d'éléphants ou de leur imitation en pierre.



"L'ORPHELINE."



LA PREMIERE LEÇON DE PATIENCE

Là se termine notre visite et, après avoir donné le backchiz au guide, je retourne à Agra, où j'arrive vers les midi. Je passe le reste de l'après-midi à prendre des notes.

Le 14 au soir, à 10 heures, je quittais Agra par l'East T. R. pour Delhi. Nous arrivons à la station Gazeabad vers les 4 heures du matin, et où je fus obligé d'attendre une heure pour le train de Delhi S. P. & D.

Rien de plus curieux pour un touriste que le spectacle dont j'y fus témoin de 4 à 5 heures. La foule des indigènes chargés de tapis et de coussins, portant leurs bagages empaquetés dans des couvertures, tenant en outre à la main leur provision de cannes à sucre et leur longue pipe de métal, encombre les quais de la station. Pour ne pas se perdre dans la bagarre, les individus de la même famille se tiennent les uns aux autres par leurs vêtements, des troupes effarés de femmes voilées, semblables à des spectres blancs, poussent des gémissements plaintifs. Partout retentissent des appels, des cris, des exclamations. Au milieu de ce tohu-bohu infernal circulent des marchands de friture, de fruits, de curiosités, de malles et d'articles de voyage en cuir, hurlant leur marchandise à tue-tête. Les distributeurs d'eau ne savent auquel entendre. Des *boys* affairés portent en courant des tasses de thé brûlant aux *gentlemen* couchés dans les premières. Les *policemen* ont beaucoup à faire au milieu de tout ce monde, il leur faut saluer respectueusement l'Anglais qui fume sa pipe au milieu de cette confusion indescriptible.

A 5½ heures le train quitte Gazeabad et nous rend à Delhi vers les 7 heures.

Quelques heures avant Delhi, la campagne, mieux arrosée, prend un aspect moins désert. Des ruines amoncelées de chaque côté de la voie annoncent les approches de la grande cité. A 7 heures, nous entrons en gare, et une demi-heure après je prenais, à l'hôtel United Service, un bon bain froid qui me faisait oublier les fatigues de la route.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*.)

(Suite)

Il ôte trois longues bandes d'écorce au cèdre le plus proche. Ces bandes sont longues d'à-peu-près trois pieds et larges de quatre pouces. James les met les unes sur les autres, puis les attache solidement avec trois liens d'aulne, il prend ensuite une allumette et met le feu à un bout de son paquet d'écorce; après l'avoir agité un peu dans l'air, il le place à côté de moi à l'avant du bateau. Le bout enflammé avance de quelques pouces au-dessus de l'eau; il n'y a pas de flamme, l'écorce se consume lentement en amortissant; de légers flocons de fumée s'élèvent comme d'un encensoir; les taons s'éloignent, et les moustiques chantent tristement au delà du nuage d'encens produit par le cèdre.

—C'est quand l'écorce est verte qu'elle fume le plus, me dit James, en reprenant sa pipe, et celle-ci va vous durer toute la journée.

La truite continue à mordre, sautant quelquefois hors de l'eau pour saisir la mouche. La pêche était excellente, mais elle n'absorbait pas toutes mes pensées. L'ours revenait sans cesse à mon souvenir, et souvent, en jetant ma ligne, je tuais l'ours en imagination.

Les vapeurs du matin n'avaient pas encore disparues; il en flottait encore au sommet des arbres; d'autres s'ajoutèrent à celles-là et nous dévoilèrent la vue de la montagne. C'était un baromètre naturel, et un bon. La brume s'étendit sur le lac, obscurcit le ciel, et avant qu'il fut midi, une pluie battante nous obligeait de retourner à notre campement, mais nous avions tout de même capturé trente belles truites étincelantes qui gisaient au fond du canot.

Nous tendons fortement les cordes de notre tente et nous nous couchons à l'abri de la pluie.

Pendant notre dîner, et en dégustant un butor bien grillé, j'entendis un frôlement derrière moi et j'aperçus deux jolies perdrix attachées par les pattes à un des piquets de la tente.

—Je les ai vues sur un arbre, nous dit George, tandis que vous étiez à la pêche et je les ai attrapées.

—Mais avec quoi?

—Avec ceci, répliqua-t-il, en montrant une longue tige d'aulne au bout de laquelle il avait fait un nœud-coulant avec de la ficelle.

—Elles allongent toujours le cou pour vous regarder, de sorte que vous pouvez leur passer le nœud-coulant par-dessus la tête et les prendre très aisément.

Nous sommes vraiment dans les bois-francs, le gibier lui-même, ne connaissant pas les hommes, ne se défie pas d'eux.

Nous avons maintenant un garde-manger fort bien garni: beefsteaks d'ours, butors, canards, perdrix, barbes et truites.

En vérité, avec une ligne et un fusil, on ne court pas

risque de mourir de faim dans les forêts du Canada.

Au coucher du soleil, la pluie cessa pendant quelque temps et je pêchai une autre douzaine de truites, ce qui me faisait pour ma journée soixante-six poissons, pesant en tout quarante livres. J'en avais pris soixante-quatre au même endroit du lac, près de ce petit ruisseau qui sortait de la montagne.

Les guides salèrent soigneusement tout le poisson dont nous n'avions pas un besoin immédiat.

Les nuages s'épaissirent avec l'obscurité, et nous nous endormîmes au bruit de la pluie tombant sur notre tente.

Le jour se leva sombre et froid. La pluie avait cessé, mais de gros nuages noirs flottaient au-dessus du lac et nous cachaient le sommet des montagnes. Je jette mes lignes, mais je ne prends rien. Quelque chose est en suspens dans l'atmosphère. Tout à coup, une large bande d'écume saute d'une rive à l'autre du lac. Puis on entend un grondement, précurseur de la tempête. Cependant, il n'y a ni vent ni vagues. Un déluge a fondu sur le lac, fouettant l'eau, la transformant en écume; un éclair illumine l'espace, et nous nous hâtons de gagner le bord avant un terrible roulement du tonnerre.

La pluie tomba en torrents quatre heures durant. La foudre tomba sur les grands arbres tout autour de nous; le tonnerre résonnait au-dessus de nos têtes, et l'écho des montagnes le répétait jusqu'à de grandes distances.

Trois pauvres humains, renfermés dans une tente, nous étions bien peu de chose pendant ces grandes commotions de la nature!

Mais nous étions bien contents de notre tente, car elle soutenait bravement le choc de la tempête, et si ce n'est par un petit trou percé par le coin d'une boîte, elle ne laissa pas passer une seule goutte de pluie.

La tempête s'en va vers l'est. Le tonnerre s'éteint dans de lointains murmures; le vent tombe, la pluie cesse.

Un étrange silence règne sur la nature; une rame qui tomba dans le fond du canot nous fit l'effet d'un coup de canon.

Nous sortons de la tente, heureux de pouvoir nous tenir debout et d'étendre nos membres.

Un oiseau gazouille dans les buissons. Cela signifie beau temps. Nous abaïssons la tente, disons adieu au lac de l'ours, voguons dans le courant limpide de son débouché qui nous entraîne rapidement sous un ciel couvert.

Une allouette effleure l'eau, se pose sur un rocher au milieu de la rivière, se balance, oscille, vacille son souple petit corps, court sur le rocher, se balance encore, puis s'envole à tire-d'ailes.

Le courant est rapide et nous allons bien. De temps en temps le canot se heurte sur quelques roches. Bientôt il nous faut traverser un mille de rapides. George, agenouillé à l'avant, poussant son aviron, coupe l'eau de sa lame mince et rouge qui semble la proue submergée d'un béliet marin.

James se tient debout à l'arrière, sa perche à la main, prêt à s'en servir. George ne perd pas de vue la rivière, qui bout au-dessus des roches, lesquelles semblent nous attendre pour nous dévorer avec leurs dents d'écume.

Tanquillement, mais sûrement, il nous fait traverser ce dangereux endroit, sa large rame frappant l'eau du mouvement lent et tranquille de la queue de la truite lorsqu'elle nage contre le courant.

Tout à coup George frappe un coup fort et vif: James l'imite immédiatement: le canot fait un bond de côté comme un cheval effrayé, évitant ainsi une grosse roche à fleur d'eau, puis il nage vers un autre rocher pour être encore sauvé par une manœuvre semblable.

C'était une besogne difficile que de traverser ces rapides.

A un tournant de la rivière, nous rencontrons un obstacle invincible, le chemin nous est fermé par un amas de cèdres morts, de racines et de billots s'étendant d'une rive à l'autre. Impossible de passer ni par dessus, ni par dessous, ni à travers.

Il fallut faire ici le premier portage de notre voyage. Prenant terre sur la rive gauche, nous transportons notre bagage à travers les bois jusqu'à quelque distance, là où la Gatineau reprend librement son cours, puis nous trainons notre canot, le remettons à l'eau, le rechargeons et en une demi-heure nous avons repris notre route.

Les ruisseaux qui se déversaient dans la rivière étaient boueux et gonflés par les dernières pluies. La Gatineau elle-même avait augmenté de volume, et je ne pris que de très petites truites, les seules qui furent assez hardies pour mordre à l'hameçon.

Neuf milles plus bas nous voyons devant nous un autre lac. Un beau canard, à l'œil doré s'avance, volant rapidement et venant du lac. Au moment où il nous dépasse, je laisse tomber ma ligne, je saisis mon fusil, je tire le canard et du même coup de feu je salue le lac.

Cette nappe d'eau a trois milles de long; cependant les lacs sont si nombreux dans cette solitude et les noms si rares, que le seul qui ait été jusqu'à présent accordé à celui-ci, est: "Lac No 3."

Un mille plus bas et à droite s'élève la montagne du "Pain de Sucre." Le feu l'a balayée, les arbres et le sol, tout est brûlé. Son sommet nu, sec, aride et brûlé s'élève brusquement du lac et s'élance en une corne gigantesque.

Au côté de la montagne descend un ruisseau. Près de son embouchure, quand l'eau est basse et le temps chaud, la grosse truite vient se reposer et boire l'eau fraîche. Maintenant, le ruisseau est aussi jaune que le Tibre, et la truite est à la recherche de l'eau claire. En tout cas, il n'y en a pas ici.

Sur un beau plateau, au milieu de beaux cèdres, nous plantons notre tente. Le Pain de Sucre s'élève derrière nous: son ruisseau murmure à nos oreilles. Sur le soir les nuages disparaissent et le soleil couchant jette un pont doré sur le lac. La nuit vient. La lune éclaire les collines. Je vais seul faire un tour de canot sur le lac argenté. Le Pain de Sucre m'apparaît à l'est, noir et menaçant. Le feu de notre campement s'élève au-dessus des cèdres. Il n'y a pas une ride sur l'eau, pas un son dans l'air. Le ciel, le lac et la montagne semblent endormis au clair de la lune. Je suis comme dans le silence infini. La voix d'un huard qui se lamente se fait entendre—voix du lac solitaire. Je retourne à la compagnie de mes semblables.

Dimanche le jour se lève clair et beau. La truite nous ayant fait défaut nous déjeunâmes de steaks d'ours et nous nous remîmes tranquillement en route. Laisant le lac No 3 nous fîmes un mille dans une eau calme dans laquelle se reflétaient les deux rives, puis nous traversâmes le lac No 2 et, par un petit canal, nous passâmes dans le lac No 1.

Après l'avoir traversé nous descendons jusqu'aux Fourches; là la Gatineau se décharge dans l'Idalto. A cet endroit nous établimes notre campement et nous y passâmes une après-midi tranquille.

Camper en plein air change nos goûts et nos habitudes. A la maison je déteste le lard salé. Après plusieurs jours de campement je le désire encore. Rien ne me paraît si bon, rien ne peut le remplacer. Le canard rôti, la perdrix grillée, le steak d'ours et la truite—tout cela me semble une nourriture trop légère comme si c'étaient des gâteaux et des tartes. Le lard salé et pas trop rôti me semble seul capable de satisfaire mon appétit. Je le préfère à tout, j'ai même mis le beurre de côté, et je fais un repas de roi avec du lard et un morceau de pain noir.

Un autre changement. Chez moi j'adore le café, et j'étais si sûr de ne pouvoir m'en passer que j'en avais apporté une grosse provision. Mes guides boivent du thé à tous leurs repas. J'en goûtai une fois. Puis une autre fois. Je l'aimai de plus en plus et maintenant c'est le breuvage que je préfère, dans les bois.

Le matin suivant nous nous aperçûmes que notre canot faisait eau. Nos guides le retourneront sans dessus dessous, firent sécher le fond avec des torches d'écorce de bouleau, et bouchèrent soigneusement toutes les fentes avec de la poix bouillante. Après quoi nous reprîmes notre route sur l'Idalto.

De tous les moyens de voyager, depuis la carriole jusqu'au navire, je ne connais rien d'aussi agréable que de descendre à la rame une rivière dans les forêts de l'Amérique du Nord.

La scène change à chaque instant devant vous. C'est une montagne, puis c'est le ciel bleu. On est toujours sur le qui-vive. Au premier détour vous verrez peut-être un caribou, ou un canot s'élèvera de l'eau, ou une belle truite sautera en l'air. Vous glissez entre deux murs de verdure. La nature n'est jamais si belle que le long des rivières. Les rivières sont des chemins non-seulement pour l'homme, mais pour l'air et la lumière, et toutes les choses vertes recherchent le soleil et la brise. Sur les deux rives les bois descendent en foule jusqu'au bord de l'eau. *Dona ferentes*. Ici les forêts nous présentent ses plus beaux joyaux. Les arbres tombés s'étendent dans l'eau. Des banderolles de mousse s'accrochent à leurs branches. Les buissons suspendent leurs feuilles et leurs fleurs brillantes au-dessus du courant. Au-dessus, le cerisier et le frêne étalent leurs fruits rouges, et les dominant tous, les vieux géants de la forêt s'élèvent, jetant leurs branches prodigieuses et leurs branches éclatantes à travers la rivière.

Vous vous reposez dans le canot, porté par le courant, poussé par des rames agiles, et sans poussière, sans choc et sans bruit, vous vous avancez en plein cœur de la belle forêt verte.

Ainsi nous voyageâmes deux jours durant, descendant le courant, côtoyant les rives des lacs, sautant des rapides turbulents, et nageant dans les étangs profonds.

Au midi de la septième journée nous passâmes de l'Idalto dans le Grand Lac, le plus grand de la chaîne, il a vingt-sept milles de long. De ce lac coule la rivière sur laquelle nous nous étions embarqués. Nous avions décrit un cercle de cent milles de forêts et nous revenions tout près de notre point de départ. Sur les collines de l'autre côté du lac étaient les habitations des *mangeurs de pain*, les premières que nous voyions depuis une semaine. Au milieu d'elles brillait le clocher de l'église. Le hameau nous semblait une grande cité.

Nous traversons le lac. La proue de la pirogue gratte

la grève pour la dernière fois. Je prends un bain pour effacer les vestiges du campement. Puis nous prenons chacun notre part du chargement, et disant adieu à notre rustique bateau, nous gravissons, à travers bois, le bord escarpé du lac.

En sortant du bois, qui apercevons-nous? Moreau, fauchant dans un champ voisin. Depuis que nous l'avons laissé, une semaine auparavant, nous n'avons pas vu un être humain. Il balance sa faux les yeux baissés vers la terre, et il ne nous voit pas.

James tient en l'air la tête de Pours et pousse un grognement.

Moreau fait un saut, puis rit de bon cœur :

—Aha, s'écrie-t-il, voilà la bonne chance!

FIN.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Le télégraphe a oublié de nous signaler une très importante nouvelle d'Allemagne. Le parlement prussien a voté à une majorité de 233 contre 115, une proposition condamnant les odieuses lois, dites les lois de Mai, dont se plaignent avec tant de raison les catholiques de l'Allemagne. C'est un succès presque inattendu, et la nouvelle de ce qui s'est passé à Berlin a été accueillie avec le plus grand plaisir à Rome.

Cette résolution n'abroge pas les lois de Mai; elle n'est, dans la procédure parlementaire allemande, qu'une expression d'opinion, et il faudra une législation spéciale pour les abroger. Seulement, on augure bien de ce premier succès pour l'avenir. Le Pape doit être particulièrement content du changement d'opinion qui s'opère en Allemagne à l'égard des catholiques, et y trouver quelque consolation aux misères que lui causent l'Italie et les affaires de France.

**

M. LeRoyer, ancien ministre de la justice, vient d'être élu président du sénat français.

**

Les amis des juifs à Londres demandent une souscription de un million pour permettre aux juifs de la Russie d'émigrer au Canada et aux États-Unis.

NÉCROLOGIE

L'HONORABLE JUGE LAFRAMBOISE

Une lugubre nouvelle a répandu la tristesse dans la société montréalaise. Une des plus anciennes et des plus honorables familles canadiennes venait de perdre un de ses membres, le pays un citoyen distingué, et la magistrature un juge intègre: le juge Laframboise venait d'expirer.

Cet événement a eu lieu mercredi, 1er du courant.

La santé du juge Laframboise était chancelante depuis plusieurs années. Dans ces derniers jours surtout, ceux qui l'approchaient étaient frappés de la pâleur de ses traits et de son apparence plus malade que d'ordinaire, pas assez cependant pour faire présager la catastrophe qui vient de l'enlever à l'amour des siens. Il devait même partir le soir pour Gaspé, où l'appelaient ses devoirs judiciaires et faisait ses préparatifs de voyage.

Le matin, il est descendu pour déjeuner, sans dénoter aucun symptôme menaçant à part une pâleur plus marquée encore que la veille, et sans se plaindre d'aucune souffrance. Cependant, à peine avait-il commencé son repas, qu'il s'affaissa, et on fut obligé de le transporter dans sa chambre, où il expirait un quart d'heure ou vingt minutes après. Madame Laframboise, madame L. O. Loranger et mademoiselle Laframboise, ses filles, et M. E. Laframboise, son fils, étaient les seuls de la famille présents à sa mort.

L'honorable M. Laframboise était né à Montréal le 18 août 1821. Il était donc âgé de soixante ans et cinq mois quand la mort est venue le surprendre.

Après avoir fait son cours classique au collège de Montréal, il embrassa la carrière du barreau, où il fut admis à la fin de l'année 1843.

Ce fut cependant au barreau de Saint-Hyacinthe qu'il exerça sa profession pendant plusieurs années, en société avec les honorables juges Papineau et Bourgeois. Il épousa en 1846 mademoiselle Dessaulles, de laquelle il eut une nombreuse famille. M. Laframboise fut élu en 1857 pour représenter au parlement des Provinces Unies le comté de Bagot dont il fut le mandataire jusqu'à la Confédération. Il a été commissaire des travaux publics sous le gouvernement McDonald-Dorion, en 1863-64.

Après la Confédération, il brigna le double mandat pour le collège électoral de Bagot, mais il fut défait.

Depuis 1871 à 1878, il a représenté le comté de Shefford à la Chambre locale, et à la fin de cette année il fut promu à la magistrature.

Les funérailles ont eu lieu samedi dernier, à l'église Notre-Dame, au milieu d'un immense concours de personnes, parmi lesquelles on remarquait un grand

nombre de députés et les citoyens les plus marquants de notre ville, entre autres les honorables MM. Chapleau, Loranger, Lynch, Paquet, Thibaudeau, Starnes, Huntington, Mercier, MM. Ryan, M.P., Girouard, M.P., Ouimet, M.P., Lalonde, M.P.P., Taillon, M.P.P., R. de Beaujeu, ex-M.P.P., Racicot, Ex-M.P.P., tous les juges résidant à Montréal, les membres du Barreau en corps, les membres du Club National, deux députations des étudiants en droit des universités Laval et McGill, etc., etc.

Les fils du défunt et l'honorable procureur-général Loranger, son gendre, conduisaient le deuil.

Les porteurs des coins du poêle, au nombre de huit, étaient les honorables juges Johnson, Torrance, Papineau et Buchanan, l'ex-juge Loranger, MM. Coursol, M.P., Rouer Roy, C.R., et Joseph Barsalou.

Le cortège funèbre, se composant de près de 600 personnes, se mit en marche vers 9½ heures et défila par les rues Bonsecours et Notre-Dame.

Le service a été chanté par M. l'abbé Baile, assisté par M. l'abbé Sorin.

Les Sœurs Grises, les Sœurs de la Providence et plusieurs orphelinats, protégés de madame Laframboise, étaient représentés.

On remarquait aussi, parmi les membres du clergé présents, M. le curé Sentenne, de l'église St-Jacques, M. l'abbé Deguire, directeur du collège de Montréal, le R. P. Lory, S. J., etc.

Après le service, le cortège se mit en marche de nouveau pour se diriger vers le cimetière de la Côte-des-Neiges, où les restes ont été déposés dans le caveau de la famille.

NOUVELLES

CANADA

Lundi, 6 courant, à St-François du Lac, chef lieu du comté d'Yamaska, l'honorable M. Wurtele a été élu par acclamation.

—O—

Pendant la prochaine session les membres du parlement auront le privilège de voyager sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, en ne payant que la moitié du prix ordinaire.

—O—

On assure, dans les cercles ministériels, que M. Cyrias Pelletier, avocat, de Québec, remplacera M. le juge Laframboise.

—O—

On a perçu plus de \$10,000 dans les paroisses voisines de Québec pour envoyer à Rome comme denier de Saint Pierre.

—O—

Anniversaire.—Mardi dernier, 7 courant, était le quatrième anniversaire de la mort de l'illustre Pie IX, de sainte mémoire.

—O—

Le deux-centième anniversaire de la découverte de l'embouchure du Mississipi, par Robert Cavalier de La Salle, sera célébré, à la Nouvelle-Orléans, le 9 avril prochain.

—O—

On annonce que M. le sénateur Trudel a quitté Rome le 14 janvier dernier. Il s'est rendu de là en Autriche. Il doit s'embarquer ces jours-ci à Liverpool pour Halifax.

—O—

On parle de M. A.-E. Poirier comme candidat libéral pour occuper le siège rendu vacant au parlement fédéral par la démission de l'hon. M. Masson. M. Nantel, avocat, serait le candidat conservateur.

—O—

La Gazette officielle de Québec annonce que l'on demandera à la législature de Québec de constituer légalement une compagnie qui sera appelée "La grande loterie nationale de Québec." L'objet de la compagnie est de contribuer à la construction d'églises et à l'entretien d'institutions religieuses, et de développer la colonisation des terres incultes dans la province de Québec.

On assure que M. l'abbé Labelle, curé de St-Jérôme, est l'un des organisateurs de la nouvelle compagnie.

—O—

Le Courrier du Canada a célébré mercredi, le 1er février, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. "Pour un journal canadien, dit à ce sujet une autre feuille, c'est l'équivalent d'un demi-siècle, tant il y a de difficultés à vaincre." Le Courrier du Canada a publié à cette occasion un numéro de gala, de douze pages. A ce numéro ont contribué le rédacteur en chef actuel, le Dr Dionne, et sir Hector Langevin, le Dr J.-C. Taché, M. Eugène Renault, anciens rédacteurs, M. Ernest Gagnon, M. Evanturel, M. T. P. Bédard, M. Thomas Chapais, etc. C'est un véritable bouquet journalistique.

Nous lui offrons avec nos félicitations nos meilleurs souhaits pour sa prospérité future.

—O—

Accident fatal.—Un accident fatal est arrivé jeudi dernier, vers six heures du soir, aux abattoirs de Mont-

réal. M. Dominique Contant, fils, qui a la surveillance de la salle des abattages, voulut corriger certain mécanisme qui fonctionnait mal. Son vêtement s'engagea dans une courroie en plein mouvement, et une seconde plus tard il était entraîné sur l'arbre de couche qui tournait à toute vitesse. Au cri d'angoisse qui lui échappa, on se précipita à son secours, la machine fut arrêtée avec toute la diligence possible, mais il était déjà tard. Lorsqu'on le releva, il était sans connaissance et on constata la fracture des bras et des jambes. Le médecin, appelé en toute hâte, prononça le cas désespéré.

Le malheureux fut transporté à son domicile, au No. 71, rue Panet, où il expirait à 6.30 heures p.m. M. Contant était âgé de 28 ans et jouissait de l'estime universelle.

Réception d'un visiteur par un artiste.—Monsieur l'éditeur du Register Salem (Mass.) J'aurais accepté avec plaisir votre aimable invitation sans la visite d'un rhumatisme et de douleurs aiguës à la main droite, visite que je n'attendais pas. Vendredi dernier ces douleurs me reprisent de nouveau et avec beaucoup plus d'intensité que de coutume. Je pris alors la résolution de changer mon système de vie. Nourriture, médecins et médecines je mis tout cela de côté, bien résolu de ne faire usage que l'Huile de St. Jacob. J'ai la conviction que j'arriverai à me guérir en employant ce remède dont on dit beaucoup de bien.

LES ÉCHECS

Montréal, 9 février 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

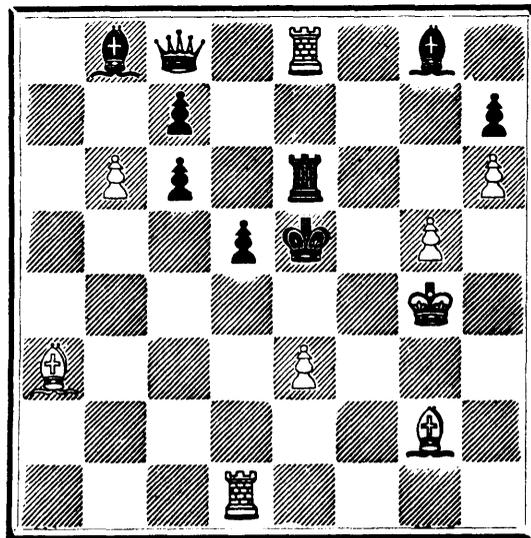
SOLUTIONS JUSTES :

No. 298.—MM. H. Lupien, S. Tudeu, V. Gagnon, Québec; F. Gingras, Trois-Rivières; L. O. P., Sherbrooke; E. Legault, Ottawa; N. P., Sorel; P. Fabien, M. Lafrenais, L. Dargis, Montréal; Un amateur, Terrebonne; H. Lalandry, New-York.

PROBLÈME No. 299

Dédié à M. T. LEDROIT, Président de l'Association des Échecs du Canada, par M. J. HENDERSON, de Montréal

NOIRS.—8 pièces.



BLANCS.—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 298.

Blancs.

1 T 4e TD

2 D pr P ou D 8e R, échec et mat.

Noirs.

1 Ad libitum.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et nul par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYNS, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



AU DÉSESPOIR

SONNET

À MADAME CHAUSSEGRAS DE LÉRY

Fauvette qui soupire après la liberté,
Qui des prés et des bois recherche le mystère,
Vous avez fui la ville et son air infecté,
Et posé votre nid dans un lieu solitaire.

Sur un site coquet votre toit enchanté
Brille, dans le lointain, d'une splendeur austère
Là l'amour printanier, que nul souci n'altère,
Mêle ses doux soupirs aux bruits de la gaieté.

Oui, là, vous avez tout pour dorer votre vie ;
Mais, dans le logis rose où le sort vous convie,
Il vous manquait naguère une fleur, un rayon :

Et, pour que l'avenir doublement se rappelle
Votre brillant esprit, votre ardente prunelle,
Dieu vous donne, madame, un petit ange blond !

W. CHAPMAN.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

II

Il y avait, ce soir-là, un bal au ministère des affaires étrangères, et une foule élégante se pressait dans les salons remplis de fleurs et de lumière. Au dehors, la pluie tombait toujours, fine et glacée ; mais au dedans, l'atmosphère chaude et parfumée eût pu faire croire au printemps, printemps factice, toutefois, car lorsque, vers minuit, le docteur Sertan arriva au bal, les fleurs des corbeilles et des jardinières commençaient à se flétrir sous l'éclat brûlant des lustres, et la puissance même de leurs émanations indiquait que leur vie éphémère, développée par la chaleur ardente, touchait à son terme.

Le docteur fréquentait peu les réunions officielles ; ces cohues mondaines n'avaient rien qui l'attirât. Il ne vivait point en solitaire, car, déjà profondément attristé par ses chagrins intimes, il eût craint de tomber dans la misanthropie, chose qu'il déclarait haïssable, et qui lui eût paru absolument incompatible avec les devoirs et les sentiments de sa profession ; mais il aimait à voir ses amis dans une douce et agréable intimité. Il avait de grandes relations : son mérite incontesté, sa haute réputation, les distinctions scientifiques dont il était l'objet, avaient multiplié le nombre de ses connaissances, et la loyauté, le désintéressement, l'originalité même de son caractère lui avaient attaché des amis dont il se faisait, à juste titre, honneur de posséder l'estime. Ces tranquilles affections lui suffisaient, et ses études, poursuivies sans relâche, lui rendaient encore plus antipathiques ces foules oisives, mues par la vanité et les intérêts les plus mesquins. Cependant il faisait, ce soir-là, exception à ses habitudes ; médecin du ministre, il ne pouvait toujours décliner ses invitations, et il savait, en outre, rencontrer au bal un de ses clients étrangers qu'il revoyait avec grand plaisir, et avec lequel il avait entamé, dans un coin retiré de ces salons bruyants, plus d'une savante partie de whist.

Il eut quelque peine à parvenir jusqu'à la femme du ministre, car un grand nombre de personnes l'arrêtaient au passage. Madame de***, qui se promenait en ce moment au bras de l'ambassadeur d'Autriche, lui témoigna le plaisir qu'elle éprouvait à le voir.

— Entrez donc là, dit-elle, lui indiquant un salon réservé, je sais que vous avez la foule en horreur ; vous trouverez un siège, et, ce qui vaut mieux, vous rencontrerez plusieurs de vos connaissances intimes.

L'élite de la diplomatie et de l'aristocratie remplissait le salon. Le docteur n'y trouva pas le siège promis, mais en revanche, il aperçut quelques amis, avec lesquels il eut une conversation aussi intéressante que pouvaient le permettre le mouvement continu qui se faisait autour d'eux et les distractions inévitables produites par l'entrée de tel ou tel haut personnage.

— Décidément, c'est le soir des miracles ! s'écria une voix fraîche et joyeuse.

Un petit coup d'éventail sur le bras du docteur accompagna ces paroles. Il se retourna, et un demi-sourire éclaira ses traits à la vue d'une de ses clientes, une toute jeune femme qui l'avait fait appeler la veille pour des vapeurs.

— Et à quel miracle faites-vous allusion ? répliqua-t-il d'un ton guoguenard. Est-ce à la supériorité évidente de la danse sur la médecine ?

— Non, dit-elle en riant, bien qu'en effet j'oublie au bal des maux qui, je vous l'assure, sont réels. Mais vous y rencontrez vous, n'est pas chose ordinaire... Et ce n'est pas tout ! Vous avez certainement vu la merveille de cette soirée ?

— Si je n'étais un vieux bourru, brouillé depuis longtemps avec la galanterie, je vous dirais...

— Oh ! oui, interrompit la jeune femme, riant de nouveau, mais je ne suis qu'une pauvre petite fleur des champs auprès de cette belle des belles... Quoi ! êtes-vous vraiment tellement absorbé par la conversation politique de monsieur de Sancy que vous n'avez pas vu la comtesse de Douhaut ? Elle vient de faire la plus brillante des réapparitions... Son nom, du moins, vous est familier ?

— Sans doute ; j'ai connu son mari avant son mariage, avant qu'il commençât ses longues explorations... Depuis, il a rendu son nom assez célèbre pour qu'il soit interdit de l'ignorer à quiconque se tient au courant des progrès de la science.

— N'avez-vous jamais vu sa femme ?

— Jamais.

— Ah ! il est vrai qu'elle a passé en province tout les temps des absences de son mari. Elle a vécu en recluse ces dernières années...

— Et moi en sauvage, dit le docteur.

— Mais il faut que vous la voyiez ! Offrez-moi votre bras, nous allons nous mettre à sa recherche... Monsieur de Sancy, je suis désolée de vous enlever votre interlocuteur.

La jeune femme prit le bras du docteur, et sortant du salon, s'engagea avec lui au milieu de la foule de plus en plus animée.

— Peut-être sa pupille danse-t-elle... Allons voir de ce côté !

Le docteur se laissait faire ; il avait un faible pour la jeune et aimable femme qui l'entraînait. Mais il se sentait peu curieux de voir la merveille qu'on lui annonçait, et il commençait, *in petto*, à songer à la retraite. Il avait laissé sur son bureau un ouvrage nouvellement paru dont il lui tardait de prendre connaissance, et la tranquille solitude de son cabinet devait lui sembler doublement précieuse après cette heure passée au bal.

Au même instant, un jeune capitaine d'état-major s'approcha d'eux.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'accorder ce quadrille, dit-il en souriant à madame d'Ennanges. Oubliez-vous à ce point vos engagements, ou bien le docteur Sertan a-t-il l'intention de me supplanter ?

La jeune femme rit, et quitta le bras de son compagnon.

— Les promesses sont chose sacrée... A bientôt, monsieur. Tâchez d'apercevoir madame de Douhaut, et puisque vous avez connu son mari, faites-vous présenter à elle ; vous entendrez la voix la plus musicale du monde.

Les quadrilles s'organisaient ; mais, si peu soucieux que fût le docteur de rester au milieu de la foule, il demeura un instant près de la jeune et charmante femme.

— Lors même que votre âge ne serait point inscrit sur votre frais visage, lui dit-il avec un de ces rares sourires qui, chez lui, se mélangeaient de finesse et de bonhomie, je devinerais à votre admiration pour une autre que vous êtes jeune et candide... Combien de femmes ici doivent regarder avec une jalousie dénigrante cette nouvelle arrivée qu'on dit si belle ! Madame d'Ennanges rit.

— Est-ce que vous pensez que je deviendrai jalouse en vieillissant ?

— Non, car vous êtes bonne, répliqua-t-il en s'éloignant.

Comme il allait traverser le salon réservé pour gagner une porte de sortie, il s'arrêta soudain sur le seuil et tressaillit. Assise sur un petit divan, et causant avec M. de Sancy, se trouvait une femme assez remarquable pour attirer et retenir l'admiration de tous ceux qui l'entouraient. Une taille élevée, d'une noblesse incomparable, un visage d'un ovale parfaitement pur, un type aquilin d'une distinction rare, des traits encore idéalisés par une carnation fraîche et douce et des yeux d'un bleu profond, tout cela constituait une beauté vraiment hors ligne. Sa toilette s'harmonisait avec sa personne : elle portait une robe de satin blanc, sobrement garnie de point d'Alençon, et dans ses cheveux cendrés brillait une étoile en diamants d'un grand prix. Quoique cette parure fût riche autant qu'élégante, elle respirait un parfum de simplicité, et attirait l'attention surtout par la manière dont elle convenait à celle qui la portait.

L'inconnue ne semblait point remarquer les regards fixés sur elle, et s'absorbait dans sa conversation. Ce fut à ce moment que le docteur entra, et qu'une sensation de surprise et une émotion involontaire le cloua à sa place : il n'en pouvait douter, car ces traits étaient de ceux qui se gravent dans la mémoire, il avait devant lui la femme qui, le matin, était venue le trouver, et avait entendu sans trembler l'arrêt qui menaçait sa jeune et brillante existence.

Tout disparut soudain aux yeux du docteur, hors cette admirable créature, et sa puissance d'observation se concentra sur elle avec une intensité qu'il avait rarement constatée dans le cours de sa carrière professionnelle.

Quelles étaient les pensées renfermées sous ce front blanc et uni, déguisées par ce sourire si doux et si tranquille... ? Se laissait-elle distraire par ce qui l'entourait ? Avait-elle oublié l'impression sévère, inexorable, éprouvée le matin, ou bien cachait-elle dans son cœur les affres de la mort dont elle était menacée... ? Le bruit adouci de la musique qui arrivait jusqu'à elle l'enivrait-il de sa joyeuse harmonie, ou résonnait-il à son oreille comme un glas funèbre... ? Enfin, avait-elle pris à sa parure seyante le plaisir si féminin que les plus sages ressentent involontairement en se voyant belles, ou bien avait-elle songé, en revêtant cette robe blanche, au blanc suaire qui envelopperait peut-être bientôt ses admirables formes, vouées prématurément à la poussière du tombeau ?

Peu après, un homme d'un âge mûr entra et se dirigea vers elle. A son bras s'appuyait une jeune fille petite et brune que le docteur n'avait jamais vue. Mais il reconnut M. de Douhaut, malgré le changement apporté en lui par les années, les fatigues, les voyages et les veilles. Le savant géographe n'avait guère eu de jeunesse, aussi le temps avait-il exercé sur lui une action moins sensible. Le docteur lui avait toujours vu cette taille un peu courbée, ces cheveux grisonnants, ce visage émacié, à la pâleur de cire. Dans le regard seul brillait une flamme intermittente : on eût dit que toute la jeunesse s'y était réfugiée ou plutôt, pas la jeunesse, mais l'ardeur, l'énergie, la ténacité qui en avaient toujours tenu lieu à cet homme, consumé au dedans et au dehors par des études passionnément aimées.

Le docteur l'observait avec un intérêt d'autant plus vif qu'il partageait la destinée de celle qui était en ce moment pour lui une énigme vivante.

La jeune fille qui l'accompagnait écoutait ses paroles avec une admiration et un respect évidents, et jetait autour d'elle des regards empreints d'une fierté enfantine. Elle n'était pas précisément jolie, mais son beau teint chaud s'harmonisait agréablement avec de grands yeux bruns, lumineux et intelligents, et une brillante chevelure foncée. Cependant, on devinait que sa vanité ne se complaisait ni dans sa figure, ni dans son élégante toilette rose, mais qu'elle recueillait avidement les murmures qui s'élevaient sur son passage : elle était fière de son compagnon.

Les yeux du docteur se reportèrent sur le visage de madame de Douhaut. Elle avait légèrement tressailli en apercevant son mari, et le regardait avec une expression à la fois tendre et anxieuse. M. de Sancy s'éloigna presque aussitôt, et le docteur, rivé à sa place, entendit ce que disait la jeune femme.

— Avez-vous retrouvé beaucoup d'amis, Edmond ? Me laisserez-vous espérer que votre pays aura désormais assez de charmes à vos yeux pour vous retenir ? Je suis sûre qu'on vous a accueilli d'une manière flatteuse...

— Oui, oui, répondit-il distraitemment, sans remarquer le tendre et beau sourire qui se jouait sur les lèvres de sa femme. J'ai pour demain deux rendez-vous très intéressants... Voulez-vous faire un tour là-bas, Alex ?

— Merci... tout à l'heure... On est si bien ici !... Et vous, ma chère Anne, vous amusez-vous ? Ne voulez-vous pas danser ?

— Oh ! non, je suis si contente, si heureuse de me promener au bras de M. de Douhaut ! Il me semble que quelque chose de sa réputation rejaillit sur mon humble et obscure petite personne...

Madame de Douhaut sourit et arrangea une fleur qui se détachait à demi de la chevelure de la jeune fille.

— Que vous êtes heureuse, chère madame, d'avoir un mari célèbre ! Je voudrais être un jour comme vous, fière du nom qu'on m'aura donné...

— Ne vous contentez-vous pas d'être tendrement aimée, chère petite folle ? dit madame de Douhaut avec un sourire qui fit trembler sa lèvre.

La jeune fille se leva.

— Mon tuteur retombe dans ses distractions, murmura-t-elle avec un peu de malice en désignant M. de Douhaut dont le regard, en effet, prenait une expression absorbée. Je vais l'emmener de nouveau ; il est si charmant d'entendre causer toutes les célébrités qui viennent l'aborder !

Quelques instants après, elle s'était éloignée au bras de M. de Douhaut, et le docteur, rappelé au sentiment de la réalité, se disposa à sortir du salon. Il passa devant la jeune femme sans la regarder, mais aussitôt il s'entendit appeler d'une voix basse et un peu hésitante.

Il se retourna et s'inclina profondément.

— Vous m'avez regardé tout à l'heure, reprit madame de Douhaut, et vous savez peut-être mon nom. Me reconnaissez-vous ?

— Si vous le voulez.

— Oui, oui, dit-elle vivement, je suis heureuse de vous rencontrer... Dans cette foule où je ne connais plus personne, votre visage, que j'ai pourtant vu aujourd'hui pour la première fois, m'apparaît comme celui d'un ami.

— D'un ami ! répéta-t-il involontairement.

— Ma sympathie vous semble bien spontanée, et l'expression, à coup sûr, en est étrange, dit-elle d'un ton mélancolique. Que voulez-vous !... Il me semble que je puis revendiquer les privilèges d'une vieille femme... Je n'ai pas d'âge, puisque la mort me menace de si près. Et je voudrais vous remercier encore de...

— Chut ! laissons ce sujet ! interrompit-il avec un brusque frocement de ses épais sourcils. Je me plaisais à croire, en vous regardant tout à l'heure, que vous aviez oublié toutes les tristes pensées.

— Dites les *graves* pensées... Elles ne sont pas tristes... Je ne saurais ni ne voudrais les bannir. Je suis au bal pour ma pupille, cette jeune fille que vous avez vue au bras de mon mari ; mais ici comme dans la solitude, je songe toujours à ce qui m'attend et à ce que je laisserai derrière moi... Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous ce soir... Je viens d'apprendre que mon mari vous a connu jadis, et je vous estime assez haut pour vous dire, sans crainte de vous paraître étrange, que je serais heureuse si vous deveniez notre ami... On rencontre si peu de grandes âmes ici-bas !... Et j'ai peut-être si peu de temps à vivre !...

— Vous m'avez inspiré un intérêt profond, répondit-il avec cette gravité émue qui, contrastant avec ses manières habituellement brusques, imprimait à son visage une dignité saisissante. Je suis un vieillard, et je puis, moi aussi, vous dire avec quelle sollicitude je serais disposé à surveiller cette précieuse santé qui, je vous l'affirme, peut se soutenir longtemps.

— Dieu vous entende ! Je ne crains pas la mort, mais je voudrais vivre pour la jeune amie confiée à mes soins. Elle est douée de facultés hors ligne, son cœur est aimant ; mais elle est bien inexpérimentée, hélas ! et je voudrais la laisser à un protecteur affectueux et éclairé.

— Sans doute... Et votre mari ! Co bien, lui aussi, tient à votre existence !

La pâleur subite de la jeune femme révéla soudain au docteur la plaie secrète de son âme.

— Il me regretterait sincèrement, dit-elle avec une émotion contenue, mais à lui, du moins, je ne suis pas nécessaire... Monsieur, Anne possède une intelligence d'élite, elle peut être dévouée jusqu'au sacrifice... C'est une femme supérieure... Quand nous nous connaissons mieux, je vous demanderai de m'aider à la marier.

Le docteur reprit son air le plus bourru.

— Si vous me dénoncez le piège où vous voulez m'attirer, prenez garde de ne jamais me voir chez vous, dit-il brusquement. Je ne me mêle jamais de mariages !

— Quoi ! n'avez-vous pas quelque ami dont vous seriez jaloux d'assurer le bonheur ? Car Anne sera la joie d'un foyer et l'orgueil d'un mari.

— Vous m'ensorcelez, grommela-t-il, et si quelqu'un que j'aime... Mais nous avons le temps d'y penser, et vous ne prétendez pas que je trempe les mains, sans connaissance de cause, dans une affaire de ce genre... Miséricorde ! Si l'on pouvait supposer que mon cabinet devient une officine matrimoniale, vous me jetteriez sur les bras toutes les mères de laiderons et de filles sans dot !

— Mais je ne plaisante pas, dit madame de Douhaut d'une voix douce, presque suppliante. Si vous voulez vous intéresser à ma jeune amie, je sentirais une réelle sécurité... Je lui ai écrit, ajouta-t-elle après un moment de silence, mais je voudrais qu'elle seule eût connaissance de cette lettre et des conseils qu'elle renferme... Consentiriez-vous à la recevoir en dépôt pour la lui faire parvenir si je mourais ?

Le docteur inclina la tête, sa gorge était serrée.

— Nous partons après-demain pour l'Italie, reprit madame de Douhaut. Si je reviens, j'espère que nous nous verrons souvent... Si vous ne me revoyez plus gardez mon souvenir comme celui d'une bonne action qu'on a faite ; vous m'avez dit la vérité !...

Une seconde fois, le docteur tressaillit. Il était si étrange d'entendre ce mot de vérité dans ces salons où le mensonge s'étalait sous toutes ses formes ! Et quelle vérité !...

Une demi-heure après, il était de retour chez lui ; mais son esprit se montrait rebelle au travail. La pensée de cette femme lui semblait douce et navrante.

Le lendemain, il reçut sous un pli cacheté une lettre volumineuse portant cette suscription :

Pour remettre, en cas de mort, à ma lemoiselle Anne du Valmoët.

(La suite au prochain numéro.)

Déménagement.— Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE S^T-CATHERINE, Montréal.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines. A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

J'ai complètement réussi à faire fonctionner l'estomac et le foie en faisant usage des Amers de Houblon, qui donne la vitalité à ces organes.

MARIE FARMER.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le soussigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de Fer Canadien du Pacifique, à New Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec., Sec. Dép. des Chemins de fer et canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881

CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Sousmission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales. Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.

HOP BITTERS. (A Medicine, not a Drink.) CONTAINS HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION. AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS. THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints. \$1000 IN COLD. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them. Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other. D. I. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL) Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien

Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

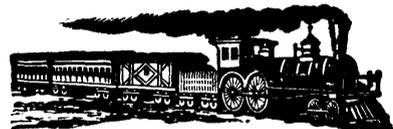
On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10e jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confiée si la soumission n'est refusée et le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt. Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882



CHEMIN DE FER Q, M, O, & O,

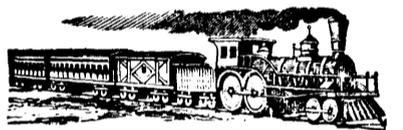
CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882, Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows: Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, etc.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent St-Jean du Mile-Énu Dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Part de, Arrive à. Rows: Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal. D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef, Moncton, N. B. 15 nov. 1881 - 524.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

FÉVRIER 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPECHES, Fermées. Rows: Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. A l'adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford St.,

L'OPINION PUBLIQUE

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité-Corniches et Rouleaux de R-deaux, nouveaux en arti les argentés, Couteaux à manche ivoire et arg nt; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

LES PILULES GOLVIN

ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

LA POULRE ALLEMANDE



NE FAILLIT JAMAIS. Vendue chez tous les Epiciers respectables.